4. 67. 7

Deposited by the BOSTON ATHENÆUM

IN THE LIBRARY OF THE

Boston Medical Library Association,

BY AUTHORITY OF THE TRUSTEES.

Wm. C. Lane

Librarian.

Date Jan 1898

Boston Athenæum.

Received

EXTRACT FROM THE FOURTH BY-LAW RELATIVE TO TAKING BOOKS FROM THE ATHENÆUM LIBRARY.

"If any book shall be lost or injured,—*the writing of notes, comments, or other matter in a book shall be deemed an injury*,—the person to whom it stands charged shall replace it by a new volume or set."

J. F. Paris.

MÉMOIRE
SUR
LA PESTE.

PAR M. PARIS, *Docteur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, du College de Médecine de la Ville d'Arles, associé à l'Académie Royale de Nismes.*

COURONNÉ

Par la Faculté de Médecine de Paris, en 1775.

Medicus naturæ Minister, sed non Magister. . . *Baglivi.*

A AVIGNON.

Et se trouve A MARSEILLE,
Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXVIII.

HARVARD UNIVERSITY
SCHOOL OF MEDICINE AND PUBLIC HEALTH
LIBRARY

A
MONSEIGNEUR LE COMTE D'HAUTEFORT, GRAND D'ESPAGNE, DE LA PREMIERE CLASSE, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

L'HOMME de Lettre s'avilit & dégrade les Sciences, en offrant ses Ouvrages à ceux qui ne sont distingués que par les titres. Mais il s'éleve & il honore ces mêmes sciences en consacrant le fruit de ses veilles & de ses travaux à ces Génies rares dont la vaste érudition & les profondes connoissances donnent encore du lustre à la plus haute naissance.

Persuadé de cette vérité, je me fais une gloire, MONSEIGNEUR, de vous offrir cet Ouvrage. Daignez l'agréer comme le tribut des sentimens qu'inspirent les rares qualités de votre cœur & de votre esprit.

Témoin du zele qui vous anime dans vos voyages pour le bien public, & du sacrifice de votre santé dans des climats barbares & éloignés,

quelle ne ſera point la reconnoiſſance de l'Etat, & de la République des Lettres envers vous, MONSEIGNEUR, lorſque rapportant en France vos obſervations auſſi judicieuſes qu'importantes, vous éclairerez la Nation par vos réflexions utiles, & vous enrichirez nos Académies de vos précieuſes découvertes. C'eſt ainſi que le célebre Monteſquieu a mérité l'immortalité.

Si l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir, MONSEIGNEUR, a été couronné par une des plus célebres Facultés de la France, ſi j'ai rempli le but que je me propoſois en décrivant avec méthode le plus terrible des fléaux, & les moyens de le combattre, je ne m'applaudis de ces ſuccès que pour vous rendre un hommage ſincere, reſpectueux, & digne des vues patrioques, bienfaiſantes, & généreuſes qui vous animent dans vos voyages.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

PARIS, Médecin.

PRÉFACE.

ON doit ranger la peste au nombre des maladies sur lesquelles les Médecins n'ont jusqu'à présent que des connoissances fort vagues. Les Auteurs ne sont point encore décidés sur sa véritable origine: les livres saints nous dépeignent la peste comme un fléau de Dieu. Il n'est personne qui n'ait lu l'histoire de David, le Deutéronome & plusieurs textes des Prophêtes sur cet article. Homere dans le premier livre de son Iliade, nous apprend que c'étoit aussi le sentiment des Payens.

D'autres Écrivains ont attribués ce fléau aux influences des astres, aux cometes, &c. Ils ont beaucoup écrit pour détailler leurs erreurs, & les faire parvenir jusqu'à nous.

D'après ces préjugés, on ne regardoit pas la peste comme une autre maladie; la frayeur saisissoit les malades, & les Maîtres de l'Art de guérir. L'observation qui est la seule voie pour parvenir à la connoissance des choses, étoit nulle ou imparfaite. D'ailleurs, les symptômes étoient si variés, les prognostics si incertains, les effets des remedes si obscurs, les connoissances théoriques & pratiques si bornées, est-il surprenant que les progrès de la Médecine aient été si lents sur cette maladie? Si les pays où elle regne, pouvoient

a

se flatter d'avoir des hommes, qui, semblables à des Dieux tutélaires, consacrassent leurs talens & sacrifiassent leurs vies pour la conservation de leurs Compatriotes; le succès auroit recompensé leur zele, & la reconnoissance, en leur élevant des monumens d'estime & d'admiration, auroit excité l'émulation de la postérité.

Mais si nous déplorons les tristes effets de l'ignorance & de la servitude de ces peuples, quelle ne doit point être notre gratitude en faveur de ces Rois peres de la patrie, qui, par des Loix sages & prévoyantes, ont empêché la propagation de ce venin dans nos contrées! Le même amour de l'humanité qui a établi des précautions aussi avantageuses pour nous préserver de la contagion, anime la célebre Faculté de Médecine de Paris, & le même zele l'a déterminée à proposer pour sujet du prix de 1775. *Si la peste est une maladie particuliere, quel en est le caractere? quels sont les moyens de la traiter & de la prévenir?*

Obligé par état à étudier les maux de mes semblables, pour en chercher les préservatifs ou les remedes, me trouvant dans les pays où la peste regne presque toujours, ne devois-je point travailler pour contribuer à un but aussi glorieux? L'entreprise étoit noble, mais elle n'étoit pas sans danger. L'exemple de tant de personnes distinguées qui se sont sacrifiées pour leur patrie, m'animoit; mes ayeux avoient été les victimes de ce fléau, pendant la derniere peste qui parut en Provence. La ville

d'Arles récompense encore ma famille du zele avec lequel mon grand pere avoit soigné ses Compatriotes dans ces temps malheureux. L'amour de la patrie inspira à ce vertueux Citoyen, l'héroïsme de s'enfermer dans les Hôpitaux où les malades étoient déposés; & par un sacrifice volontaire, sourd aux cris d'une famille éplorée, ce respectable Chirurgien mourut le martyr du patriotisme, & donna à la postérité l'exemple de cette bienfaisance dont le simple récit excite toujours l'admiration. Qu'il m'est doux de pouvoir par cet hommage jetter quelques fleurs sur le tombeau de mon ayeul!

Des motifs aussi puissans m'ont encouragé dans mon travail; ils m'ont fait surmonter les difficultés; & les suffrages de la Faculté de Médecine de Paris qui a couronné mon Mémoire, sont de toutes les récompenses, celle qui flattera toujours plus mon cœur.

Les bornes de ce Mémoire ne me permettant point d'entrer dans certains détails, je crois qu'il ne sera pas inutile d'ajouter ici quelques réflexions & quelques autorités sur cette cruelle maladie. Quoique la plupart des Auteurs modernes n'aient point par eux-mêmes l'autorité de l'expérience, ils ont cependant consulté des Praticiens éclairés, & c'est sur leurs écrits que leur érudition a fait paroître des Mémoires excellens, auxquels il ne manque que cette même expérience, qu'ils ont été dans l'impossibilité d'avoir.

§. I.

M. de Haën, animé d'un zele bienfaisant pour l'Allemagne, n'a pas attendu que cette maladie ravageât l'Empire, pour travailler à concilier des observations & des conseils si opposés dans le traitement de la peste. La guerre de la Russie avec les Turcs, lui faisant craindre que le venin ne s'étendit sur les terres soumises à la domination de son auguste Souveraine, & voulant donner des instructions aux Médecins, qui, par ordre du Gouvernement, sortoient de son école pour se rendre aux confins de l'Autriche, & s'opposer à la propagation du venin pestilentiel, M. de Haën, dis-je, en examinant une si grande différence dans les secours proposés par les Maîtres de l'Art, une si grande incertitude dans les décisions, a regardé la peste comme une maladie nouvelle à traiter; & pour me servir de ces expressions, il a tâché d'en tirer le remede du puits de Démocrite. *Cujus est potè ignoti eò usque medentibus, quærenda primùm ex Democriti puteo medela foret.* Nous avons dans le huitieme volume de son *Ratio Medendi*, une dissertation savante, enrichie d'une érudition vaste, seule digne des rares talens de cet illustre Ecrivain. J'aurois desiré avoir eu cet ouvrage, lorsque je composois mon Mémoire, je l'aurois consulté, & mon travail auroit certainement été plus précieux.

M. de Haën, pour donner une idée & une définition de la peste, décrit les définitions &

les descriptions des plus anciens Médecins depuis Hypocrate, Aristote, Galien, &c. jusqu'à nous. Son zele lui a inspiré douze Conseils en forme de Loi, qu'il appelle *canons*, & qui certainement sont bien dignes d'un Médecin patriote aussi éclairé. Il ne se rappelle qu'avec la plus amere douleur que dans la peste de Vienne en 1713 & 1714, l'Hôpital qui avoit été construit hors la Ville, ne put conserver que 3501 malades sur 9337 qui furent attaqués de peste dans l'espace de quatorze mois.

Diemerbroeck (*a*), Hodges (*b*), Hoffmam (*c*), Mead (*d*), Huxham (*e*) & Schreiber (*f*), ont détaillé les funestes effets de la peste d'après plusieurs autres écrivains.

M. Tralles (*g*) dont les vastes connoissances en Médecine feront toujours l'admiration des Maîtres de l'Art, écrit que le Levant est la patrie de la peste, qui est un alkali très-délié & très-corrompu, capable de détruire & de dissoudre l'état naturel du sang, & que ce même alkali procure les phlogoses, les gangrenes, ce qui cause la putréfaction si prompte des cadavres.

En effet, dans toutes les pestes, (excepté la bénigne) il n'est pas possible de s'imaginer la

---

(a) *Tr. de peste.*
(b) *In loimologiâ.*
(c) *Dissert. de origine & naturâ pestis.*
(d) *Dissert. de peste.*
(e) *De Febrib., chap. V. & VIII.*
(f) *Observat. & cogit. de pestilent.*
(g) *Usus opii salubr. & noxius, sect. 2.*

célérité de ravages occaſionnés par les phlogoſes & les gangrenes. Les cadavres des perſonnes mortes après trois ou quatre jours de maladie, exhalent quelquefois une odeur des plus fétides quelques heures après la mort. De quelle activité ne doivent pas être les remedes employés dans ces circonſtances? & quelles ne doivent pas être la prudence & l'expérience du Médecin pour ſe déterminer dans ce choix? La violence des ſymptômes ne lui donne pas le temps d'ordonner des médicamens lents, & dont les effets ne ſont point démontrés. Sa conſcience doit s'oppoſer à des eſſais haſardés, & à peine a-t-il ſouvent le temps de délibérer.

> Mixta ſenum & juvenum denſantur funera, nullum
> Sæva caput Proſerpina fugit.
>
> *Horat.*, *lib.* 1, *od.* 28 *v.* 19 *&* 20.

§. II.

J'ajoute ici quelques prognoſtics que l'obſervation m'a démontré vrais depuis que mon Mémoire a été terminé:

1°. Le charbon qui ſuccede au bubon eſt un ſigne mortel.

2°. Les charbons qui ſurviennent au viſage ſont mortels.

3°. Les ſudorifiques qui ne procurent point la ſueur, déſignent la mort prochaine.

4°. Les affections comateuſes, quelques dangereuſes qu'elles ſoient, ne ſont pas toujours des ſignes de mort.

5°. On dit en Turquie que le charbon qui a une espece de queue est dangereux, & que lorsqu'il blanchit sans diminution de fievre, il n'est pas possible que le malade guérisse.

6°. Le bubon qui vient aux parotides ou aux glandes axillaires est toujours plus dangereux que celui qui survient aux aînes.

7°. J'ai lu dans une Dissertation écrite en grec vulgaire sur la peste, composée en 1724 par un Médecin Grec, que l'observation démontre que ceux qui ont la galle ou la maladie vénérienne sont moins sujets à la peste, & que parmi les pestiférés, les galleux & les vérolés échappent presque tous. L'Auteur Grec n'entre dans aucun détail sur ce prognostic. Son Ouvrage paroit mériter notre confiance par le style simple avec lequel il est écrit : mais il est surprenant que cet Auteur qui dit avoir vu beaucoup de pestiférés, ne rapporte aucune observation : cet ouvrage est écrit sans ordre, sans méthode, & presque sans principe. Il étoit nécessaire que le frontispice annonçât que l'Auteur étoit Médecin; car il auroit été difficile de penser qu'un Homme de l'Art eût pu écrire aussi confusément.

8°. On assure que les charbons qui viennent aux doigts des pieds ou des mains sont plus dangereux que ceux qui surviennent aux parties charnues. La prodigieuse quantité de tendons & de nerfs étant la cause de ce danger.

9°. Le rapport de ceux qui soignent les pestiférés confirme que presque toujours le flux périodique des regles est le signe le plus heu-

reux pour les femmes pestiférées. Mais on doit remarquer ici qu'une légere affection de l'ame peut supprimer cette évacuation, & occasionner une mort très-prompte.

10°. La retention d'urine, avec des douleurs lancinantes à la région hypogastrique, & le long du canal de l'urethre, dénote souvent un charbon à la vessie, dont l'existence est toujours une cause de mort. J'ai vu un malade souffrir des douleurs horribles pendant 15 heures, & mourir ensuite. L'ouverture des cadavres étant contraire à la Loi Mahométane, ainsi que je l'observe dans mes observations sur les maladies de la Turquie, il n'est pas possible d'acquérir les lumieres nécessaires.

Barbette parle d'un pareil malade qui mourut trente heures après avec le délire & les douleurs les plus vives. Je ne doute point que l'ouverture des cadavres n'éclairât beaucoup le Praticien, mais cet avantage si à desirer est contraire aux préjugés, & l'on sait que parmi les ignorans, les préjugés sont les idoles des ames.

§. III.

Parmi les causes détaillées de la peste, j'ai parlé de la mal-propreté du corps ; mais j'ajoute ici que la mal-propreté de certains quartiers en Turquie, & sur-tout à Constantinople, aide beaucoup à la propagation du venin. Les rues habitées par les Juifs, sont toujours si sales, elles répandent une si grande

infection qu'il n'eſt perſonne qui puiſſe les parcourir ſans dégoût. L'entrée de leurs maiſons reſſemble à des cloaques. Auſſi lorſque la peſte pénetre dans de pareils quartiers, elle y fait les plus grands ravages. Cette nation regarde le Cochon comme un animal impur; elle ne boiroit pas du vin ſi un Chrétien avoit touché la bouteille qui le contient; mais un Juif mal-propre eſt, à mon avis, plus impur encore que ce que les préjugés lui font regarder comme tel. Les Turcs aiment la propreté, la Loi les y oblige, mais il s'en faut encore beaucoup qu'ils ſoient tels qu'on pourroit les deſirer.

J'ai parlé de la doctrine du Deſtin, en décrivant les cauſes de la peſte : doctrine qui rend les Muſulmans fort peu inquiets ſur cette maladie; mais je dois noter ici que le même préjugé regne peut-être avec autant de force parmi les autres nations, & principalement parmi les Arméniens. Lorſque je leur parlois de nos craintes & de nos précautions ſur la peſte, on railloit nos uſages, & l'on me demandoit, *ſi l'on ne mouroit pas en France.* La perſuaſion où chacun ſe trouve que les jours de l'homme ſont écrits, que rien ne peut s'oppoſer à ce fléau, rend les Levantins fort indifférens ſur les malheurs qui les entourent, & ſur les dangers qui les menacent. Cette doctrine peut être de quelque avantage dans certaines circonſtances, mais elle nuit beaucoup aux progrès de l'eſprit & de la raiſon. Je parle de l'influence de ce préjugé ſur l'économie animale dans mes obſervations ſur

les maladies de la Turquie, à l'article des *passions de l'ame.*

Je n'ai point détaillé les remedes que la sotte crédulité du vulgaire a mis au nombre des spécifiques contre la peste. Il en est qui peuvent être indifférens, & d'autres qui certainement sont des vrais poisons.

Les anciens portoient contre la colique des anneaux d'or, où il y avoit un Dauphin gravé ou un autre poisson, avec ces mots :

ΘΕΟΣ ΚΕΛΕΥΕΙ ΜΗ ΚΥΕΙΝ ΚΟΛΟΝ ΠΟΝΟΥΣ.

DIEU VOUS DÉFEND, Ô COLON! DE CONCEVOIR DES DOULEURS.

Les Améthystes qui sont bonnes contre l'ivrognerie, dit Pline, resistent au venin lorsqu'on y grave le nom de la lune ou du soleil, & qu'on les pend au cou avec des cheveux de Cynocéphales, *peuples d'Afrique*, ou des plumes d'hirondelle. Je dois passer sous silence ces papiers écrits, ces sentences & autres coutumes ou superstitions ridicules qui sont en usage parmi les Orientaux. On pend au cou, à la tête de l'ail, du vitriol, de l'alun, & autres drogues dont la confiance est le fruit des préjugés. Les Prêtres seuls pourroient instruire les peuples, mais les Ministres de la religion donnent eux-mêmes l'exemple de l'erreur? Faut-il être surpris qu'ils trouvent des imitateurs!

§. IV.

Le détail des especes désignées dans ce Mémoire, suffit pour fixer la classe des remedes indiqués dans les différentes circonstances. On n'échouera plus sur Scylla en voulant éviter Charibde, dès que l'on connoîtra la route qui conduit à la curation. Les Auteurs qui ont écrit des volumes pour savoir si la saignée étoit utile ou mortelle dans la peste, auroient-ils parlé si vaguement, & si contradictoirement s'ils avoient connu la peste sanguine & la peste putride ? Riviere cependant paroît avoir distingué la peste sanguine ; puisque sur l'existence de certains signes, il conseille la saignée, & ajoute que dans certains cas elle fortifie plutôt qu'elle n'affoiblit. Botal & Sydenham sont de cet avis, tandis que Fallope, Hildanus, Plater, Paré, Minderus, Barbette, Diemerbroeck, Sorbait, Walschmid & autres, décident que presque toujours la saignée est mortelle aux pestiférés. Les Historiographes de ces temps malheureux, par un effet des préjugés, paroissent confirmer la même opinion sur la saignée.

M. de Haën rapporte que Bernard Cristini, dans l'histoire de la peste de Rome, (année 1656) dit que la saignée y fut si pernicieuse, que le Cardinal Gastaldi, Inspecteur de ce qui se passoit en temps de peste, avoit reconnu la vérité des observations de Gabriel Fallope, & de l'histoire que ce même Fallope avoit écrit d'un certain Médecin, qui, sur

plus d'un millier de pestiférés auxquels il avoit ordonné la saignée, en avoit à peine conservé deux. Mais quelque grand Médecin que fût Fallope, ne pouvoit-il pas être dans l'erreur? D'ailleurs, le peu de succès qu'on reproche à ce Médecin qui avoit fait saigner tant de malades, est-il une preuve démonstrative contre la saignée? Est-ce qu'aucun Citoyen Romain n'étoit plétorique, dit M. de Haën. Sennert en lisant les heureux succès de Septal, dans la peste de Milan, à la suite de la saignée, dit, que la pléthore avoit tué les Milanois qui n'avoient pas été saignés, tandis que la phlébotomie avoit seule conservé les autres.

L'autorité de Sydenham termine la dispute, mais ce que Schulzius (*a*) écrit sur cet article mérite d'être lu. Il décide que la saignée est salutaire aux pléthoriques, & à ceux dans qui le pouls est plein & fort. Et telle est la peste sanguine, ou la saignée est absolument nécessaire.

L'Auteur Grec de la Dissertation ci-dessus, sans détailler les especes de peste, recommande d'éviter la saignée dans certain cas; mais il ne cesse d'exhorter les malades à se laisser saigner lorsque les signes de la pléthore se manifestent; il ajoute, en s'adressant aux Médecins : si le malade a une fievre vive, le visage rouge, des hémorragies; & que vous connoissiez une trop grande abondance de sang,

---

(a) *De V. Se. in pestilent.*

si vous ne saignez pas le malade dans ces circonstances, ô Médecins ! vous serez coupables au Tribunal de Dieu, & le sang de cet infortuné, sacrifié à votre ignorance ou à vos préjugés, réjaillira sur vous & sur vos enfans.

§. V.

La même difficulté qui subsistoit parmi les Médecins, au sujet de la saignée, avoit lieu par rapport aux sudorifiques, à cause des taches pourprées, &c. Tous les Ecrivains remarquent qu'il paroît sur le corps des pestiférés des taches pétéchiales, rouges, pourprées, livides & noires ; les unes plates, les autres élevées, &c. Et les mêmes Ecrivains ne sont pas d'accord sur les effets de ces taches, puisque les uns les regardent comme critiques, les autres comme douteuses, & un grand nombre comme un signe toujours mortel. Diemerbroeck, qui, sur le rapport de M. de Haën, fut téméraire dans sa pratique, étoit si enflammé de l'amour de l'humanité, & a travaillé avec tant de soin sur la peste, que son traité sur cet article est peut-être ce que nous possédons de mieux dans la bibliotheque de Médecine, par le nombre d'exemples ou l'excellence des observations décrites. Il regarde ces taches plus dangereuses que les charbons & les bubons, parce que, dans les cas de charbons ou de bubons le cœur est encore assez fort pour chasser le venin aux parties extérieures, & préserver le sang de la corruption pestilentielle, tandis que dans les

cas des taches pétéchiales le cœur est si foible qu'il ne peut chasser le venin, ce qui occasionne la mort d'une infinité de malades.
» *Hæ (maculæ purpuræ) semper longè periculosiores sunt quàm carbunculi, aut bubones,*
» *non ut causæ, sed ut signa: quia in iis cor*
» *adeò validum est; ut perniciosum venenum*
» *versùs extremos partes depellere, & sanguinem*
» *à pestilenti corruptione præservare posset.*
» *In illis verò debilis est, ut nec venenum foras*
» *expellere, nec sanguinis corruptionem avertere*
» *possit; quod breve insequuturæ mortis*
» *indicium est. Undè fit, ex sexcentis peste*
» *laborantibus vix unus evadat, cui exhantemata*
» *in cute apparent.*

Enfin, cet habile Observateur dit, pag. 73, que les exhantêmes sont toujours des signes de mort. » *Nos semper observavimus;*
» *exhantematum eruptionem animadvertebamus,*
» *omnem vitæ spem abjiciebamus.*

Chenot, au contraire, décrit cinq especes d'exhantêmes, dont les uns étoient funestes, & les autres critiques; son ouvrage est méthodique, & ses distinctions ne doivent point être rejettées.

D'après l'observation, Mr. de Haën paroît regarder ces exhantêmes comme des signes mortels, puisque par-tout ils ont été suivis de la mort de la majeure partie des pestiférés. A Venise en 1576, la peste moissonna 60000 personnes. De Milan, on écrivit en 1630, que dans le Diocêse il en étoit déja péri 120000, & qu'elle n'avoit pas encore cessé. A Londres, en 1665, un seul jour vit pé-

vii mille Citoyens. A Vienne, en 1713, à peine la treizieme partie des personnes attaquées fut-elle conservée. Dans la peste de Marseille, en 1720, 21, 22, on calcule 60000 morts.

> Videas desertaque regna
> Pastorum, & longè saltus, latèque vacantes.

Ces réflexions sur les effets des taches pétéchiales, ont déterminé Sydenham à proposer deux moyens curatifs, l'un par les antiphogistiques, & l'autre par les sudorifiques.

Les Praticiens ont été partagés sur le choix des deux traitemens. Mais l'examen réfléchi des especes différentes, termine la question, puisqu'il est des cas où il faut traiter la peste comme une maladie inflammatoire; & d'autres, où il faut, au contraire, employer des remedes actifs pour aider la nature à se débarrasser du venin, quoique puisse dire Diemerbroeck, qui termine souvent ses observations par ces paroles : *copiosè satis sudavit, sed absque levamine, mortuus est.*

§. VI.

Je n'ai point parlé des narcotiques : j'ai seulement ajouté en finissant, qu'en général ils paroissent pernicieux dans la curation de la peste, & que les observations déposent toutes contre cette classe de remedes. En effet, si l'on consulte M. Lieutaud qui a écrit sans préjugé, & dont le sentiment ne peut être

ſuſpect, on apprendra que d'après l'obſervation des meilleurs Praticiens, les hypnoptiques ne peuvent être donnés ſans danger dans la plupart des maladies aiguës, qu'ils maſquent le caractere d'une maladie : ce ſavant Médecin ajoute, (*a*) *& altâ mente tenere debent, qui opiatorum uſui in conſulto patrocinantur.* D'ailleurs, outre qu'ils rendent la cauſe de la maladie plus grave, il arrive que d'après l'opération du narcotique, les ſymptômes deviennent plus violens & plus redoutables. Le délire, bien loin d'être appaiſé par ces remedes, n'en devient bien ſouvent que plus furieux.

Si les narcotiques ſont appliqués extérieurement, ils ſont des obſtacles à la réſolution ou à la ſuppuration. Ce que cet Auteur éclairé nous dit dans un autre endroit, devroit bien nous rendre circonſpect dans la pratique. *Narrant enim delirium cum furore accerſſiſſe, duo dumtaxat grana opii temporibus admota, quod ſanè quidem arguit, haud ſemper innocua eſſe anodyna externa.*

M. Tralles, qui a écrit avec une érudition peu commune ſur l'uſage de l'opium, dit : *Hæmorragiæ* (b) *quas ſanguinis diſſolutio, & acrimonia ſeptica ciet, quæque in peſte ſemper infauſti ominis habendæ ſunt, niſi acidis & vitriolicis*

(a) *Synopſis univerſ. Prax. Med.*, *tom.* II, *lib.* I, *ſect.* II, *p.* 277.

(b) *Uſus opii ſalubr. & noxius*, *ſect.* 2, *p.* 171.

vitriolicis præcipuè cohibeantur, opiatis nunquam auſcultabunt. Sydenham qui a joint à des vaſtes connoiſſances une expérience inconteſtable ſur cette maladie, dit : (*a*) que la peſte étant une maladie inflammatoire, l'opium ne peut que mettre davantage les humeurs en mouvement, augmenter la chaleur, l'anxiété, accélérer la diſſolution putride des liqueurs, occaſionner les délires, &c. On écrit par-tout que l'opium eſt un grand ſudorifique ; mais dans les cas auxquels cette claſſe de remede convient, ne doit-on pas préférer d'autres diaphorétiques, qui ſont en même temps délayans, atténuans, antiphlogiſtiques & antiſeptiques ? Pour peu que la fievre ſoit forte, les narcotiques ne l'augmenteront-elles pas ? Et ne doit-on pas craindre les hémorragies que ces remedes produiſent ordinairement ? Car, quoiqu'en diſe le tyrannique uſage, l'opium favoriſe les ſtagnations phlogiſtiques des humeurs, & contribue aux progrès de la gangrene de l'eſtomac & des autres viſceres.

Parmi la quantité de perſonnes que j'ai queſtionné à Smyrne, à Conſtantinople, à Andrinople & ailleurs, ſur les ſymptômes & les remedes de cette cruelle maladie, il n'en eſt point qui m'aient racontés des effets heureux de l'opium. Les malades ont tous été conſervés ſans ce remede. J'ai été le témoin des malheurs occaſionnés par une pratique contraire, & je me rappellerai toujours qu'un

(a) *Sydenham, p.* 134.

Médecin Juif ayant voulu donner deux grains d'opium à un pestiféré, qui, depuis trois jours, étoit tourmenté de fievre violente qui l'empêchoit de dormir, il arriva que le délire survint, que la gangrene se manifesta par-tout le corps, & que le malade mourut vingt-quatre heures après avoir pris ce remede. En un mot, il est démontré par les observations, que l'opium ne convient point dans l'anxiété fébrile, ni dans l'inflammation; & que dans ce cas les délayans, les savoneux, les acides végétaux, les nitreux & la saignée, en relâchant les vaisseaux, sont les seuls secours efficaces. Boerhave cependant conseille les narcotiques dans les anxiétés spasmodiques, mais il les condamne dans les fébriles & les inflammations.

§. VII.

Dans l'article de la *peste par une affection de l'ame*, j'ai dit que cette espece étoit très-dangereuse. Il est d'expérience qu'elle seule enleve presque autant de malades, que les autres especes. Mais on seroit dans l'erreur, si l'on pensoit qu'il suffit de ne pas craindre la peste pour ne pas en être la victime. L'observation constante dépose que souvent des Prêtres, des Médecins, des Chirurgiens & autres personnes très-intrépides, après s'être impunément exposées, & même après avoir eu plusieurs fois la peste en périssent. Quel est le sage, dit un Auteur, qui a inspiré la terreur de la peste à un enfant au berceau? Il

en eſt cependant attaqué, il en périt. Je rapporterai ici, d'après M. de Haën, l'obſervation XXXVI de Diemerbroeck.

Le Chevalier Schabhals, homme courageux & téméraire, attaqué de peſte, avec une grande fievre, eut un bubon à l'aîne & trois anthrax ſur le corps. Cependant par le ſecours de Dieu, il guérit. Mais il n'en remercia point le Seigneur dans ſa convaleſcence, & ſe glorifia de ſa ſanté avec une telle impiété, qu'il diſoit, qu'il étoit plus méchant & plus fort que la peſte; & que ni cette maladie, ni le Diable lui-même ne pourroient lui nuire. Le Très-haut entendit les diſcours de cet impie, qu'en arriva-t-il? Environ cinq ſemaines après ſa parfaite convaleſcence, & après avoir repris le métier de la guerre, il fut de nouveau attaqué de peſte, & avant le ſixieme jour il périt miſérablement.

L'Apothicaire dont il eſt parlé dans la LXXII Hiſtoire, ne la craignoit pas non plus. Muni d'un amulette arſénical, il marchoit impunément par-tout. Il ſurvint à ſon cou une puſtule rouge enflammée, ſans douleur, avec une légere démangeaiſon qui parut de ſi mauvais augure à Diemerbroeck, qu'il exhorta le malade à recourir aux remedes. Il mépriſoit ſon conſeil, & parce qu'il continuoit à ſe bien porter, qu'il mangeoit, buvoit, & ſe divertiſſoit comme à l'ordinaire, il ſe railloit de la crainte du Médecin ſur ſon état. Il vécut ainſi pendant trois ſemaines. Tout-à-coup il eut la tête peſante, des anxiétés, des

nausées, & une grande foiblesse. Il prit un aléxipharmaque, dans lequel il mêla une drachme de béfoard oriental, & sua beaucoup : bien loin d'être soulagé, la pustule qui ne lui avoit paru d'aucune conséquence dans le principe, se changea en véritable charbon. La fievre devint plus forte, le malade fut affoibli, & la violence du mal surpassant la force de tous les antidotes, il périt trois jours après.

Le même Auteur rapporte encore que le Pere Félix, Cordelier, homme savant & très-charitable, fut attaqué de peste ; il n'avoit presque point de fievre, excepté une grande anxiété ; il ne paroissoit en lui aucun symptôme formidable. Après avoir bien sué à la suite d'un aléxipharmaque, il parut deux petits charbons à la cuisse, accompagnés d'une légere douleur à l'aîne, avec une tumeur qui à peine étoit sensible. Diemerbroeck lui donna trois ou quatre sudorifiques, & dans l'intervalle quelques antidotes. La tumeur n'augmenta pas, l'anxiété ne diminua point & les forces se soutenoient. Le quatrieme jour de sa maladie, il le trouva habillé, & se promena avec lui dans sa chambre pendant un quart d'heure. Le malade ne chancelloit point en marchant, il se promenoit, & sans craindre la mort, s'entretenoit avec son Médecin de la confiance en Dieu, & du desir qu'il avoit de voir la céleste patrie. En se promenant, il lui montra six ou sept exanthêmes pourprés, qui étoient sortis au bras & à la poitrine, le priant de lui dire son

avis sur ces taches. Diemerbroeck lui répondit, qu'elles étoient les signes d'une mort prochaine. A cette nouvelle, ce bon-homme fut aussi content que s'il avoit reçu quelque présent. Il s'écria avec une joie sans égale : *jam liberabis servum tuum, Domine, & videbunt oculi mei, salutare tuum, facie ad faciem. Fiat voluntas tua! & sit nomen tuum benedictum in sæcula.* Diemerbroeck en se retirant lui dit un éternel adieu. Ceux qui servoient le malade rapporterent ensuite au Médecin, qu'après s'être retiré, ce Prêtre avoit dit : je sens que la promenade me fatigue, & que s'étant reposé sur le bord du lit, il expira aussitôt.

Par ces observations, on voit dans certains pestiférés un courage, une force d'esprit & une constance suprenante. Dans la LXIV histoire, il dit, que le Pere Tiburce reçut la nouvelle de sa mort avec plaisir. *Intra paucas horas, tanquam ad nuptias iturus, lætus obiit.*

Mais Diemerbroeck qui rapporte ces faits, dit aussi : que souvent ceux qui exhortent les autres à la mort, & qui par état paroissent la desirer, la craignent pour eux-mêmes, & s'efforcent d'éloigner cette derniere heure par toutes sortes de moyens. Il parle du pere de Bruyn, savant Jésuite, qui, attaqué de peste, fut si frappé de la crainte de la mort, que les remedes qui avoient été utiles à bien des malades dans les mêmes circonstances, lui furent administrés sans succès. *Et tam altum terrorem concepit, ut exhibita remedia (quæ*

Le quinquina a opéré des cures à Conſtantinople : quoique ma pratique ne m'ait fourni aucune expérience ſatisfaiſante qui puiſſe confirmer mon ſentiment, je ſerois volontiers partiſan de ce remede à cauſe de ſa vertu tonique, ſtomachique, laxative, antiſpaſmodique & antiſeptique. Pluſieurs célebres Médecins l'ont ordonné avec des ſuccès éclatans, depuis demi-once juſqu'à une once dans les fievres malignes. Pourquoi les Médecins François ne l'emploient-ils pas dans ce cas?

§. IX.

OBSERVATION.

Après avoir écrit mon Mémoire ſur la peſte; j'ai toujours continué à prendre des éclairciſſemens ſur cette maladie dans les différens pays de la Turquie que j'ai parcouru. Empreſſé à queſtionner ceux qui par état ſoignent les malades, j'ai tâché de recueillir des remarques confirmées par l'expérience, pour rendre mes obſervations plus intéreſſantes. En paſſant par Enos, j'appris les détails ſuivans:

1°. Lorſque la petite vérole regne dans un pays de Turquie, la peſte ne fait aucun ravage. S'il arrive un peſtiféré dans le temps d'une épidémie variolique, il eſt certain que la peſte ne s'étend pas au-delà du quartier ou ce peſtiféré ſe loge.

2°. Si le peſtiféré vient loger dans une maiſon où il ſe trouve des enfans attaqués

de la petite vérole, la peste finit, & le venin disparoît sans infecter d'autres personnes.

3°. Une personne attaquée de petite vérole ne peut jamais recevoir la peste.

4°. Les personnes qui soignent des enfans attaqués de la petite vérole, ne sont point attaqués de peste.

5°. Dès que la peste a cessé dans ce pays, la petite vérole commence, & fait pour lors de grands ravages : presque tous les enfans meurent, s'ils ne sont pas inoculés.

6°. La petite vérole paroît réguliérement à Enos de 7 en 7 ans. Cette époque est sure, & les habitans ne sont jamais trompés dans ce calcul.

Ces observations sont très-intéressantes ; elles m'ont confirmé ce que j'avois oui dire à Constantinople & à Andrinople. La relation du Médecin d'Enos, homme digne de foi, a dissipé mes doutes sur cet article. Ces remarques sont les fruits d'une longue & constante expérience.

Le virus variolique est un obstacle à la propagation du virus pestilentiel.

Le Médecin m'a expliqué cela par *l'odeur forte* qui émane du virus variolique, & dont les miasmes pénetrent les habits des personnes qui soignent les enfans attaqués de la petite vérole.

Il faudroit connoître la nature des deux virus pour donner une explication satisfaisante de ce phénomene que l'expérience ne permet pas de révoquer en doute. Je me contente de détailler les faits, & je ne suis point assez

hardi pour en expliquer les causes. Je laisse ce travail à ces génies rares, vastes & pénétrans qui connoissent les ressorts de la nature.

§. X.

Les anciens Auteurs décrivent beaucoup de remedes préservatifs de la peste. Barbette qui se vante de n'avoir jamais attribué de grandes vertus aux préservatifs externes, conseille cependant de petites rotules faites avec une drachme de *magnes arsenical*, & quantité suffisante de benjoin. On couvrira, dit-il, ces rotules d'un tafetas, on les pendra au cou; c'est un contrepoison en temps de peste.

Parmi les préservatifs internes, presque tous les Auteurs conseillent la thériaque. Sydenham (*a*) dit que cet avantage est encore à prouver, & il assure que le trop grand usage du vin & des autres préservatifs qu'on est accoutumé de prendre à certaines heures a occasionné plus de malheurs qu'on ne pense. M. Tralles dit à ce sujet, que quoique l'opium en petite quantité fasse le même effet sur le corps qu'une grande dose de vin, bien loin d'être un préservatif en temps de peste, il est reconnu préjudiciable. Ramazzini, (*b*) en parlant de la peste de Vienne, ne regarde point la thériaque, que Pline appelle une composition de luxe, comme un préserva-

(a) *Operum* 138.
(b) *Operum p.* 811.

rif. Il propose trois moyens : 1°. la fuite prompte du lieu infecté : 2°. le départ pour des pays éloignés : 3°. Un retour fort tardif. M. Tralles qui traite de l'opium pour discuter s'il est uu préservatif en temps de peste, est surpris que le célebre Helwich (*a*) ait loué la thériaque & le diascordium comme un prophilactique. Il pense au contraire que l'usage d'un tel médicament ne peut être que nuisible. Je vais citer les raisons sur lesquelles il appuye son sentiment : je les transcris pour ne pas en affoiblir l'énergie en le traduisant. *Certè* (b) *si jugiter præcipuè, & repetitis vicibus eum in finem adhibeatur theriaca, in celeriorem motum circulum sanguinis abripiet, sudoresque ciendo hominem debilitabit. Dumque in se nil habet, quod ingressum miasmatis in corpus prohibeat, quod ipsi è diametro adversetur, ingressique in corpus effectus impugnet, nil aliud efficiet, quàm, ut morbus ingruens, difficilius ab ægro superetur, quam si theriacam anteà neutiquam cepisset.*

Si l'on desire quelque prophilactique, dit le même Auteur, le vinaigre ne doit-il pas être préféré à l'opium & à la thériaque ? Par sa vertu antiseptique ne combat-il pas efficacement l'alkali pestilentiel & ses effets putrides ? Herman Van de Heyden, le préfere, à tous les préservatifs. Gieler (*c*) lui-

---

(a) *Ephem.*, *n. c. l. c.*

(b) *Usus opii salubr. & nox.*, *sect.* 11, *p.* 171.

(3) *De peste Brasvic.*, *obs.* 124.

même, grand partisan de la thériaque, est forcé d'avouer qu'elle peut être nuisible, comme prophilactiqne. Si la thériaque & l'opium étoient des préservatifs assurés, les Turcs seroient-ils les victimes de la peste ? Ils usent trop de ces médicamens, pour que l'observation ne plaidât en leur faveur, s'ils étoient de quelque utilité.

J'ai remarqué que les appartemens doivent toujours être purifiés par des courans d'air, & qu'en temps de peste rien n'est si pernicieux que de ne pas renouveller l'air d'un appartement. L'Auteur anonyme de la peste d'Alger en 1752, 1753, dit : que dans les Maisons de la Ville, exposées à un air libre, il est mort la troisieme partie des pestiférés. Dans l'Hôpital Royal Espagnol, malgré tous les secours possibles, les deux tiers ont péri, parce que les malades étoient trop renfermés dans l'Hôpital. Il ajoute que pendant que la peste empoisonnoit presque tous les habitans ; il n'y eut que deux personnes attaquées dans le Palais Royal ; le Palais étoit vaste, & l'air y étoit sans cesse renouvellé.

Cette observation démontre combien le Médecin doit avoir attention à l'air en temps de peste, comme préservatif pour diminuer la contagion, & comme curatif, puisque l'expérience dépose que les appartemens trop fermés sont nuisibles aux malades.

Une réflexion bien intéressante sur cet article, c'est la conduite qu'on tient auprès des malades attaqués de fievres malignes, putrides, &c. On ferme trop les appartemens,

l'air n'a pas assez d'élasticité ; souvent le malade est la victime de cette erreur. Nous ne combattons pas assez ce préjugé ridicule qui nuit aux effets des meilleurs remedes, & qui procure des accidens, qui, quoique indépendans de la maladie principale, peuvent en imposer au Médecin lui-même. Je parle de cet abus dans mes observations sur les maladies de la Turquie.

§. XI.

O, MES CHERS CONFRERES ! le doux titre de Patriote, si consolant pour les ames sensibles, la même profession si honorable pour l'humanité nous réunit ! Quel lien fut jamais plus noble ! J'ai parcouru des climats éloignés ; j'ai vu l'empire des préjugés & de l'erreur ; j'ai gémi sur les maux de mes semblables ; j'ai quelquefois, il est vrai, présenté une foible lumiere pour dissiper les ténebres de l'ignorance ; mais de quelque utilité que mes secours puissent être, le succès n'a jamais assez récompensé mon zele. Combien de fois, mon cœur en gémissant sur les maux de l'absence, n'a-t-il pas soupiré après l'heureux instant qui me réuniroit à vous ! pour partager le noble emploi de Citoyen utile, & m'acquitter de la dette que tout homme a contracté en naissant.

Si j'ai acquis quelques connoissances dans mes voyages, je m'en féliciterai pour jouir dans ma patrie de votre estime & de votre amitié. Quelle occupation plus glorieuse que

celle de travailler de concert à ſoulager les maux de nos amis, de nos parens & de nos compatriotes ! L'immortel Boërrhave diſoit dans un diſcours (*a*) académique : *nulla eſt, quæ pulchriora laborum præmia cultoribus perſolvit, quam Medica ſapientia. Non alia eſt, quæ mortalibus gratiores, magiſve utiles, vel neceſſarios reddere nos poſſit.* Je n'ai rien négligé pendant mon ſéjour en Turquie pour connoître exactement cette cruelle maladie. A Conſtantinople, j'ai queſtionné plus de deux mille perſonnes qui avoient été attaquées de peſte ; j'ai eu des converſations fréquentes avec ceux qui ſoignent les peſtiférés ; je n'ai même pas dédaigné les diſcours des femmes, j'étois perſuadé que dans le cahos de l'erreur, je pourvois trouver quelques vérités éparſes. Ce que j'ai écrit n'eſt fondé que ſur l'expérience la plus conſtante. La marche de la nature m'a ſeule guidé, c'étoit le ſeul moyen de parvenir à la vérité. Je ſouhaite que vous applaudiſſiez à un ouvrage qui m'a occaſionné des peines infinies. Vos ſuffrages & l'amour de l'humanité animoient mon zèle ; je me félicite aujourd'hui d'avoir travaillé en faveur de mes ſemblables. J'exhorte les Médecins qui voyageront en Levant, de conſulter mon Mémoire comme le dépôt de l'expérience, & non pas comme le frivole étalage d'un ſentiment théorique.

CATALOGUE
DES AUTEURS
QUI ONT ÉCRIT SUR LA PESTE. *

HYPPOCRATES, lib. III, epid. sect. III, pestis accuratam dedit longamque historiam; & alibi pestem, licet minùs apertè, descripsisse ut in historiâ *Critonis*, &c. Comentatores voluerunt. Vide *Mindererum*, *Botallum*, aliosque.

Galenus in libris III, épid. pariter, ut & *lib. de diff.*, *feb.* I, cap. VI & VIII, lib. IX, *de simpl. Med. virt.*, cap. I, lib. de *Med.* V. cap. XII & XIV, lib. *de comp. Med.*, *sect.*, *Loc.* III, cap. II.

Paulus Œgineta, lib. II, cap. XXXVI.

Hieronymus Fracastorius, de contag., libri tres. *Venetiis* 1546.

Ambrosius Paræus, lib. XXII.

Hieronymus Capivacius, in Med. pract., lib. VI, cap. 29, 30 & 31.

Ludovicus Mercatus, trium Regum Hispaniarum Archiater, tom. II, lib. VII.

---

* M. de Haën ayant ajouté à sa Dissertation sur la Peste, le Catalogue des Auteurs qui ont écrit sur cette malaladie, j'ai cru qu'il seroit utile aux Médecins qui désirent consulter les livres, de transcrire ce Catalogue.

Cornelius Gemma, celeberrimus Medicus, Lovanienſis qui peſte obiit anno 1575, quo *Plantinus Antverpienſis*, ejus de peſte typis elegantibus ſuis excudit.

Petrus Foreſtus, libro VI, edit. Rothomag. 1653.

Jodocus Lomnius, obiter, tom. I, pag. 31, 32 & 33.

Joannes Fernelius, de abditis rerum cauſis, lib. II, cap. 10, 11 & 12.

Joannes Heurnius, de peſte liber, ultrajectinus erat, & in Academiâ Lugduno-Batavâ primus, ac primarius Medicinæ Profeſſor.

Rembertus Dodonæus, Medicus cæſareus in Med. obſerv. plantinus excudit, anno 1585.

Julius Palmarius Conſtantinus, ſeptem de peſte libros conſcripſit, editos Lutetiæ, 1577 & 1578.

Hieronymus Mercurialis, Patavina in ſcholâ celeber. Profeſſor, dedit lectiones de peſte anno 1577, quæ anno eodem Venetiis typo excuſſa.

Joannes Crato a Crafthein, nobilis, Imperat. Maximiliani, Archiater, *in conſ. Med. lib.* VII, 1591, 92 & 93.

Schenekius à Granferberg, tom. VI.

Proſper Alpinus, Med. Ægipt., edit. Venet. anni 1591.

Fabricius Hildanus, ſparſim in centuriis.

Daniel Senertus, in tom. VI, lib. IV.

Raimundus Mindererus, de peſte liber unus, aug. vind. 1608.

Felix

Felix Platerus, edit. op. omn. Basiliæ 1656, ipse dederat jam partem operis, anno 1602.

Ludovicus Septalius, de peste & pestiferis affectibus, lib. 5. Mediolani, 1622, 1630, &c.

Joannes Castellus, 1608, aug. vind.

Lazarus Riverius, prax. Med., lib. XVII, cap. 1, *legi decies meretur.*

Libdelius, *Scotus*, de peste, Neomag. 1624.

Isebrandus Diemerbroeck, lib. de peste, Neomag., in op. om. in-fol. 1685.

Franciscus de le Boé Sylvius, Prof. Leyd. de peste opus confectum ex auditorum suorum adnotatis.

Thomas Willis, edit. in-fol. Venet. 1720, tom. I, cap. XIII, pag. 65 & seq.

Vopiscus Fortunatus Plempius, Amstelodamensis, Doctor Lovaniensis, de fundamentis Med. lib. VI. Lovan. 1638.

Athanasius Kircherus, Jesuita, scrutinium Physico-Medicum contagiosæ luis, quæ dicitur pestis. Romæ 1658, in-4°.

Hyeronimus Montuus, Allobrox. practica Medica. Venet. 1626.

Eustachius Rudius, utinensis, de morb. occult. & venen., lib. V. Venet. 1610.

Joannes Morellus, Cabilonensis, de febr. purpurata epid. pest. in Burgundiâ, &c. Lugd. 1641.

Balthazar Timæus à Guldenklee, Archiater Brandenburgicus in lib. III, epist. & consil., Lipf. 1665.

Paulus Barbette, in-8°., Lugd. Batav. 1672.

Nathanaël Hodges, de peſte liber. floruit poſt Medicum xvii. ſæc.

Paulus Sorbait, Vienn. Archiater ac Profeſſor, op. theor. pract. in-fol. 1672.

Thomas Sydenham, totâ ſectione ſecundâ.

Jacobus Walſchmid., Archiater Haſſicus Prof. Marpurg. in tom. ii, diſp. xiii, de ſcrutinio peſtis.

Laurentius Bellini, Florentinus, Profeſſor Piſanus, de urin. pulſ. febr., &c. Lipſ. & Francof. 1698, editio Bononienſis eſt anni 1683, in-4°.

J. C. Langius, *oper. omn.*, tom. ii, cap. xiv.

Rivinus, de peſte. Lipſ. anni 1680.

C. F. Paulini, de febr. Verm. 1703.

Ludovicus-Antonius Muratori, de tractandâ evitandâque peſte tractatus politicus, Medicus & Eccleſiaſticus: opus incomparabile, Medicis per neceſſarium, Italicè conſcriptum. Mutini 1710.

Bernardini Ramazzini, Mutinenſis profeſſoris oratio publicè habitâ in Licæo Patavino, 1713.

Franciſ. Xav. Benza, relatio Auſtriacæ peſtis, ann. 1712, 1713, 1714, ſunt obſervata propria auctoris, facta viennæ, ac poſoniæ, in Noſocomiis, ſeu *Lazaretis* dictis.

Maſſilienſis peſtis relatio, à Medicis, qui illi interfuere, edita, Marſil. 1720, &

cum adnimadverf. L. A. Muratori aucta 1743.

Josephi Fornes, Tractatus de peste, in-fol.; Barcinonæ 1725, operi opuscula præmittuntur, variorumque epistolæ de peste, & relatio pestis Massiliensis mox laudata. Multa continet opus lectu, scituque digna; stylo dumtaxat barbaro difforme adeò, horridumque, ut nesciam an toto hoc sæculo Medicina quid viderit magis barbarum.

De peste *Massiliensi* scripta numerosa prostant, partim Medicorum Gallorum, qui aut ipsi pestilentiosis auxilio ibidem fuêre, aut urbium vicinarum incolæ, aut autoritate sive Regis *Galliæ*, sive Regis *Hispaniæ*, sive aliorum, Massiliam missi: undè prodiit laudatum *Cl. viri Fornés*, justi voluminis opus, Medicorumque nationum diversarum opuscula, qui circà idem tempus vel proprio motu, vel principum jussu, ideò de peste scripserunt, ut de finibus quisque suis eam propulsarent. Hinc natus *discursus brevis de cont. pest. & methodo præcavendi*, *Auctore R. Mead. Lond.* 1720. *Tractatus practicus de peste*, *Autore Jos. Browne. Lond.* 1720. *Consideratio pestis Massiliensis*, *Auctore Richardo Bradley. Lond.* 1721. *Tentamen*, *J. Quiney*, *anno* 1720. *Lond.* Junctum novæ edit. operis *Nathanaelis Hodges* de peste 1665. *Collectio variorum edictorum*, &c. Lond. 1721.

Consilium Sanitatis Viennensis, edidit anno 1738. Methodum pestem cognoscendi & cu-

randi, cùm eo tempore hæc lues thraces ad confinia noſtra invaſiſſet.

Philippus Hecquet, in append. de peſte, & in tractatu de peſte, ubi & de periculo coactor. noſoc. Paris. 1722.

Adami Chenot, Medicus & rei ſanitatis Tranſylvanæ Phyſicus Regius, dedit tractatum de peſte. Viennæ 1766. egregium opus.

Auctor Anonymus, de peſte Algerina, anni 1752, 1753.

MÉMOIRE
SUR
LA PESTE.

LE Médecin doit ſes veilles & ſes travaux à la Société. La confiance publique en eſt la récompenſe, & la gloire d'être le Dieu tutélaire de ſes ſemblables, en conſervant ou prolongeant leurs jours, doit l'animer dans tout ce qu'il entreprend. S'il pénetre avec le flambeau de l'anatomie dans les routes obſcures de la Phyſiologie, il éclaire le Praticien. Si, Obſervateur éclairé, il étudie la marche de la nature, il devient le guide de ſes ſucceſſeurs, & peut toujours ſe flatter d'un droit à la reconnoiſſance.

Telles ſont nos obligations, & tel eſt le fruit que nous pouvons en eſpérer. Qu'il

feroit à defirer que ce principe fût la regle conftante de tous mes confreres, & que l'on ne s'occupât jamais qu'à la recherche des vérités utiles ! La Société en feroit mieux fervie, & les talens ne feroient jamais infructueux.

La queftion propofée par la Faculté de Médecine de Paris, démontre fa follicitude à contribuer au bien de l'humanité ; & ne point attendre le moment auquel le fléau pourroit venir ravager la patrie, pour en rechercher les préfervatifs, ou les remedes, c'eft le caractere de la vigilance & de la vertu, fondé fur l'amour.

J'ai profité de la vigueur de l'âge pour voyager & m'inftruire. Les difficultés ne me rebutent point; & c'eft dans la Capitale de l'Empire Ottoman que j'ai appris que la Faculté de Médecine de Paris propofoit de déterminer *fi la pefte eft une maladie particuliere ; quel en eft le caractere ? quels font les moyens de la traiter & de la prévenir ?*

Mon féjour à Smyrne pendant la cruelle pefte de 1771, & mon féjour à Conftantinople, où cette maladie regne prefque fans ceffe, m'ont mis à portée de recueillir plufieurs obfervations intéreffantes fur cet objet.

Perfuadé qu'en fait de fciences utiles, le ftyle n'eft qu'un acceffoire dont la grande

régularité influe peu ſur le fond des choſes, je ne me ſuis appliqué qu'à faire parler la vérité ſans fard. J'ai tâché de ſuivre la marche de la nature dans cette maladie. J'ai conſulté ceux qui s'appliquent à ſoulager les peſtiférés ; j'ai raiſonné avec ceux qui ont été attaqués pluſieurs fois ; & je préſume que ces connoiſſances peuvent être de quelque utilité pour remplir l'objet propoſé.

Parmi le nombre prodigieux de volumes qui traitent de la peſte, la plupart des Auteurs n'en parlent que fort confuſément. Les uns ne répetent que ce que les anciens ont tranſmis ſur ce ſujet ; ou effrayés de l'image frappante que ce fléau leur préſentoit, ils n'ont parlé que de l'horreur, que des jours de carnage inſpiroient. L'obſervateur allarmé lui-même n'a ſouvent jamais pu bien voir ; & s'il eſt de conſéquence d'obſerver toujours avec tranquillité, de quelle importance n'eſt-il point ici de ſuivre avec attention la nature dans ſa marche & de l'épier dans ſes détours? Les autres, uniquement occupés à en rechercher la cauſe, ont préféré les idées d'une théorie riante aux ſecours que l'obſervation auroit pu faire reconnoître utiles ; cette maladie n'a jamais été connue que par ſes ravages ; & ſi, malgré la vigilance du Gouvernement, elle venoit à nous replonger dans le

deuil, il ſeroit encore à craindre que dans un ſiecle éclairé, l'empiriſme ne préſidât peut-être aux moyens de la combattre.

DÉFINITION DE LA PESTE.

L'Enumération des ſymptômes qui ſuffiſent pour connoître le genre ou l'eſpece de la maladie, & qui la diſtinguent des autres, eſt la ſeule définition que le Praticien doit rechercher ; car, par quelle plus courte route peut-on découvrir les cauſes morbifiques, au-devant deſquelles il faut aller, ou tirer des indications curatives, que par la notion exacte & préciſe des ſymptômes. Si la définition ſymptômatique eſt toujours la plus utile, ne devons-nous point nous en ſervir pour rechercher les cauſes & les remedes d'une maladie qui nous eſt encore preſque inconnue ? Sans donc m'attacher aux définitions vagues & obſcures des anciens, je ne répéterai point avec Zacutus Luſitanus (*a*), ni avec ceux qui paroiſſent l'avoir copié, que la peſte n'eſt autre choſe que *la corruption premiérement de toute la ſubſtance du cœur, enſuite des principales parties, occaſionnée par une*

(a) *De medicor. princip. hiſtor. lib. IV, quæſt. XLII.*

fouilleure ambiente, & qui contient en elle-même les rudimens d'une contagion très-pernicieuſe.

M. de Sauvages (*a*) regarde avec raiſon les fievres peſtilentielles, comme des fievres malignes, qui s'étendent épidémiquement, & qui donnent la mort au plus grand nombre. Mais il n'eſt pas rare que ſes diverſes qualités, ajoute cet Ecrivain célebre, ne dépendent ſouvent de la vicieuſe méthode de guérir. La vérole, avant la découverte de ſon antidote, étoit regardée comme maladie peſtilentielle, & aujourd'hui elle n'eſt même pas regardée comme maladie maligne. Auſſi définit-il la peſte, (*b*) fievre éruptive, le plus ſouvent épidémique maligne, dont l'éruption eſt bubon, parotide, ou authrax, ou bien de petites puſtules blanches, livides, noires de la nature du charbon, & diſperſées par le corps.

On ſait que les maladies épidémiques, malignes & peſtilentielles ſont celles qui le plus ſouvent accompagnées d'une fievre aiguë, s'étendent de région en région, à la faveur des miaſmes d'une qualité délétere gangréneuſe, phlogiſtique, qui exhalent des cloaques,

(a) *Claſſ.* III, *Ord.* I.
(b) *Ibid.*

des Hôpitaux, des Prisons, des camps & des tombeaux. Ou bien ces miasmes ont-ils souvent un caractere singulier, à peine connu, desquels procédent les épidémies catharrales, des angines & des pleurésies, ainsi que plusieurs fievres éruptives, telles que la petite vérole, la rougeole & la peste elle-même.

L'Auteur de l'article *Peste*, dans l'immortel ouvrage de l'Encyclopédie, qui traite cette matiere avec une érudition peu commune, la définit ainsi : *C'est une maladie épidémique, contagieuse, très-aiguë, causée par un venin subtil répandu dans l'air, qui pénetre dans nos corps, & y produit des bubons, des charbons, des exanthêmes & d'autres symptômes très-fâcheux.*

C'est une fievre aiguë qui devient mortelle, & enleve les malades dès le premier ou le second jour, si les forces vitales ne chassent promptement le venin par les bubons, les charbons, le pourpre & autres exanthêmes.

Cette derniere définition, supérieure à celle de M. de Sauvages, distingue la peste d'avec la fievre pestilentielle, qui souvent ne paroît que quelques jours après l'invasion de la maladie, & qui souvent ne passe pas le terme d'une fievre éphémere, ainsi qu'il sera démontré plus bas par les observations. Je me servirois moi-même de cette définition, s'il étoit vrai que le venin subtil fût toujours

répandu dans l'air ; mais l'expérience nous démontre trop souvent que le tact seul peut communiquer cette maladie.

Ainsi, en me servant des expressions de l'Auteur de l'article *Peste*, dans le Dictionnaire des Sciences & des Arts, je définis la peste : une maladie épidémique, contagieuse, très-aiguë, causée par un venin subtil, répandu dans l'air, ou communiqué par le tact, qui pénetre dans nos corps, & y produit des bubons, des charbons, des exanthêmes & d'autres symptômes très-fâcheux, souvent accompagnés d'un abattement universel & d'une fievre aiguë, qui devient mortelle, & enleve les malades dès le premier ou second jour, si les forces vitales ne chassent promptement le venin par les bubons, les charbons, le pourpre & autres exanthêmes.

CAUSES DE LA PESTE.

QUelles sont les causes qui donnent lieu à cette funeste maladie ? Ce point est des plus difficiles à traiter. Les conjectures ne peuvent satisfaire les Maîtres de l'Art, ni les guider dans la pratique. Les anciens regardoient comme causes, les malignes influences des astres, & dans tous leurs ouvrages,

ils admettent cette caufe avec une confiance qui furprend les Phyficiens de nos jours. Les Eclypfes, les météores extraordinaires & principalement les Cométes, alarmoient autant ceux qui étoient Maîtres dans l'Art de guérir, que le peuple. Les uns ont infifté fur la coagulation, les autres fur l'infection générale ou locale qui agit fur les humeurs de notre corps.

Chaque Auteur a voulu propofer fon opinion comme une certitude, & la vérité accablée fous le poids des divers fentimens ou contraires ou contradictoires, n'a jamais pu fe montrer que très-imparfaitement. Dans l'Art que nous exerçons, dépouillons les préjugés, foyons obfervateurs éclairés, nous éviterons bien des écarts, & nous ferons plus fouvent utiles à l'humanité.

Ne puifons point dans la tradition, des caufes qui ne paroiffent point évidentes ; défions-nous quelque fois de notre propre génie ; l'étude feule de la nature & des réflexions bien digérées, peuvent toujours éclairer.

La réception des exhalaifons putrides dans l'air, peut-elle occafionner la pefte ? La réponfe fera fans doute affirmative. Mais il ne faut point admettre cette caufe comme la feule dans tous les pays : les exhalaifons putrides

dans l'air occasionnent la peste en Egypte ; mais elles ne sont pas assez puissantes pour la produire ni à Angora, ni à Constantinople, ni à Smyrne, ni dans toute la Turquie Européenne, ni dans nos contrées. Elles peuvent servir à la propagation du venin subtil apporté d'ailleurs ; mais par elles-mêmes elles ne sauroient jamais produire cette cruelle maladie. L'air y est trop purifié & trop renouvellé par les pluies, les froids, la variété des vents & des saisons.

Les terres humectées & comme chargées de pourritures, sont très-mal saines ; à la suite de l'inondation du Nil, les eaux corrompues par une chaleur excessive poussent des exhalaisons pestilentielles : leur mauvais effet se fait sur-tout sentir quand un vent chaud & humide souffle, ou bien quand elles sont elles-mêmes mêlées avec des vapeurs corrompues. Si la réception de ces exhalaisons putrides est aidée & fomentée par la disposition de nos corps, elle produit alors la peste.

C'est ainsi que les cadavres corrompus dans les grandes Villes, pendant les Siéges, ou dans les Armées à la suite des batailles, infectent horriblement l'air ; les exhalaisons fétides & volatiles de ces cadavres produisent souvent des maladies malignes, mais elles ne

produisent point la peste, sans un venin particulier qui est apporté des pays chauds, & qui, mêlé avec elles, leur donne un caractere pestilentiel.

On dit donc vrai, & les lumieres de la Physique & de l'observation nous le confirment, lorsqu'on dit que la peste nous vient de l'Asie, & que depuis deux mille ans toutes les pestes qui ont paru en Europe, y ont été transmises par la communication des Sarrasins, des Arabes, des Maures & des Turcs avec nous, & que toutes les pestes n'ont pas eu chez nous d'autre source.

Les pélerinages, les caravanes & les voyages de la Mecque nous apportent la peste. Les Turcs l'amenent aussi de l'Egypte avec les marchandises corrompues; & enfin elle se conserve chez eux par leur bisarre façon de penser sur la prédestination. Persuadés qu'ils ne peuvent échapper à l'ordre du Très-Haut sur leur sort, ils ne prennent aucune précaution dans leurs voyages, ni chez eux, pour empêcher les progrès de la peste, ni pour s'en garantir; & c'est ainsi qu'ils la communiquent à leurs voisins. Ils ne commencent à Constantinople à faire des prieres au Ciel pour arrêter ce fléau, que lorsque par la porte d'Andrinople il sort par jour mille & un cadavres. Mais il paroît

aujourd'hui que la Doctrine du destin fait une moindre impression chez quelques-uns; car plusieurs prennent des précautions, & vont se retirer à la campagne quand le fléau ravage leurs quartiers.

Le venin pestilentiel n'est point produit chez nous; on nous le communique d'ailleurs. Il peut, à la vérité, dès qu'il est introduit dans nos contrées, s'étendre au loin au moyen de l'air qui lui sert de véhicule; car l'air une fois infecté des miasmes pestilentiels, les porte avec lui, & les communique à beaucoup de corps qu'il pénetre; ce levain même reste caché pendant long-temps dans ces corps infectés, comme il est arrivé dans la derniere peste. C'est ainsi que l'on a vu des personnes tomber roides mortes, & frappées subitement de peste à l'ouverture seule des ballots empestés, déchargés des Vaisseaux venus de l'Orient.

J'ajouterai avec le célebre Auteur de l'article peste, dans l'Encyclopédie, » que ces » exhalaisons n'infectent cependant jamais » toute la masse de l'atmosphere; elles se dis- » persent & se jettent de côté & d'autre à » peu près comme la fumée. Delà vient que » la peste ne saisit pas tous ceux qui sont » dans le même air, qui est néanmoins le » véhicule du levain pestilentiel. Il faut une

» diſpoſition : c'eſt à proprement parler la
» cauſe déterminante & diſpoſitive ».

Mais l'obſervation journaliere nous apprend ici, que l'air quand il n'eſt point trop infecté d'exhalaiſons putrides, ne ſauroit porter trop au loin ces miaſmes peſtilentiels. Ceux qui ſont à une légere diſtance & qui n'entrent point dans une maiſon peſtiférée, où l'air n'eſt pas auſſi purifié que dans les rues, ou à la campagne, ne ſont point attaqués de peſte. La gravité ſpécifique de ces miaſmes ne ſeroit-elle point un heureux obſtacle à leur tranſport ? La réponſe affirmative n'eſt point hors de vraiſemblance.

Ne regardons donc parmi nous, comme cauſe premiere de la peſte, que la communication avec les peſtiférés, ſoit par le tact, ſoit par l'entrée dans leurs maiſons, ou à une légere diſtance. Les autres cauſes ſont toutes déterminantes ou diſpoſitives ; elles vont être détaillées.

CAUSES DISPOSITIVES.

L'Auteur cité ci-deſſus remarque très-judicieuſement que tous les corps ne ſont pas ſuſceptibles de ce venin ; qu'il n'affecte que ceux dont les fluides & les ſolides ſont diſpoſés à

recevoir l'infection. En effet, de quelle nature que soit ce venin, (que ce soit de petits vers capables de s'insinuer par-tout, ainsi que l'expérience paroît le démontrer, ou que ce soit toute autre chose) tous ceux qui s'exposent à communiquer avec les pestiférés ou à les toucher, ne sont point attaqués de peste; leur corps n'ayant point la disposition, résistent à la contagion.

Mais quelle est cette disposition qui peut chez nous occasionner les ravages d'une aussi cruelle maladie & qu'on doit regarder comme causes dispositives ?

1°. *Les affections de l'ame.* La terreur & la tristesse sont très-souvent les causes des effets funestes du venin, & l'expérience démontre journellement que ceux qui s'effrayent le plus de ce fléau, sont ceux chez lesquels il fait les plus grands ravages. Les anciens Médecins avoient reconnu cette vérité; car Riviere dit que la terreur & la tristesse disposent à recevoir le venin. *Animi pathemata ad hanc luem capessendam maximè disponunt, atque in primis timor & tristitia, quæ spiritus vitales introrsùm revocatos quasi suffocant, undè cordis vires ita franguntur, ut minùs veneno resistere, primisque morbis insultibus obsistere valeant.*

2°. *L'amas des mauvais sucs dans les premieres voies.* La disposition à la pourriture est

une caufe qui aide l'effet de la contagion. Or, la pourriture eft un mouvement inteftin de nos humeurs, qui tend à en détruire le mélange, la forme & le tiffu, qui changent de nature. D'ailleurs fi le fang fe rallentit; cela feul fuffit pour contracter ce mouvement de putréfaction. C'eft ce qui arrive dans le chagrin & le vice des premieres voies.

Je crois ne devoir rien ajouter aux caufes difpofitives qui font détaillées dans l'Encyclopédie. L'expérience en confirme ici journellement la vérité, & je ne pourrois peut-être qu'affoiblir la clarté des idées, fi je ne les tranfcrivois fidélement. » La caufe prochaine » de la pefte, ajoute-t-il, eft dans l'action du » venin fur nos folides, le développement » de la pourriture des humeurs, & de ce » venin, & enfin fon action fur les nerfs. » Ces actions produifent l'érétifme du genre » nerveux. C'eft de-là que vient la pourri- » ture. Telle eft la nature du venin pefti- » lentiel; fans cette difpofition vénéneufe, » les exhalaifons n'ont aucune action dans le » corps, elles y reftent long-temps cachées, » & comme affoupies; à la fin elles tranf- » pirent & fe diffipent fans produire aucun » ravage.

» Cet érétifme eft une roideur dans les » fibres, & une contraction femblable à celle

» qui eſt excitée par les paſſions de l'ame,
» par tous les irritans, tels que les alimens
» chauds, les aromates & tous les ſtimulans
» ont coutume de produire : cette roideur eſt
» augmentée par l'agacement des fibres que
» cauſe le venin ; celles-ci ébranlées contrac-
» tent la maladie peſtilentielle, car l'exha-
» laiſon paſſant alors dans le ſang & dans
» les humeurs, y fait éclater les différens
» ſymptômes de la pourriture.

Telles ſont les ſeules & véritables cauſes du progrès de la peſte. On peut y ajouter encore la mal-propreté du corps. Ceux que ne ſe lavent point fréquemment & qui ne changent point ſouvent leurs linges, ſont plus diſpoſés à recevoir le venin ; l'expérience journaliere nous le confirme. Les bains publics ſont encore ici une des cauſes de la propagation rapide de ce venin apporté d'ailleurs. On ſait que les bains en Turquie ne ſont que des étuves ; la grande chaleur ouvre extrêmement les pores, & rend les corps plus ſuſceptibles à recevoir le venin. Au ſortir du bain, chacun ſe repoſe dans une grande ſalle à côté ſur des matelas. Ces matelas une fois infectés communiquent facilement la peſte aux corps qui s'y repoſent deſſus. Delà les progrès rapides de cette maladie dans la capitale, & dans le reſte de la Turquie Européenne.

SIGNES DE LA PESTE.

CE venin ſe communique dans nos corps par différentes voies ; ſouvent reçu dans les poumons à la faveur de l'inſpiration, il produit des ravages ſur cette partie ; quelquefois pénétrant dans le cerveau par les narines, il attaque le genre nerveux ; tantôt reçu directement dans l'eſtomac avec certains alimens, il dévelope la pourriture avec une célérité inconcevable ; & ſouvent auſſi introduit par les pores de la peau, il circule avec nos humeurs & notre ſang qu'il infecte.

La partie que ce venin ſubtil attaque, occaſionne différentes eſpeces de peſte, toutes également dangereuſes, mais dont les ravages doivent être plus ou moins prompts. L'indication curative doit varier ſelon l'eſpece de la maladie ; & ne point s'arrêter ſur les différences, ni examiner ſcrupuleuſement les ſignes qui les caractériſent, c'eſt s'expoſer à ne jamais traiter cette cruelle maladie avec ſuccès. Les ſignes diagnoſtics de la peſte ſont ſouvent équivoques, ils peuvent induire en erreur ; & les premiers jours de la maladie ne donnent quelquefois que des conjectures fort incertaines. Auſſi les Médecins ſont-ils

ici souvent exposés à communiquer avec des pestiférés, & ne s'apperçoivent-ils qu'un malade a la peste, que lorsque le venin, aprèr avoir circulé dans le corps, se manifeste à l'extérieur par des exhantêmes, des charbons ou des bubons, &c., &c.

Si le venin se manifestoit toujours également, & qu'on fût assez heureux pour en avoir reconnu le signe patognomonique, nous serions moins exposés, & peut-être la cure seroit-elle plus sûre; mais ce signe si essentiel est, dit-on, encore à desirer dans la peste, comme dans bien d'autres maladies; chez les uns, les symptômes d'une fieve putride; chez les autres, les avant-coureurs d'une maladie ordinaire, quelquefois inflammatoire, précedent l'apparition du bubon, ou du charbon qui caractérise la peste. L'expérience journaliere fait tenir les Médecins Européens sur leurs gardes toutes les fois que quelqu'un se plaint d'un abattement universel, d'une douleur de tête & des envies de vomir. Mais quelque difficile qu'il soit de décider, si un homme a la peste les premiers jours de l'invasion, on se trompe rarement lorsque les signes suivans se manifestent, & que le malade est de bonne foi.

SIGNES DIAGNOSTICS.

On connoît que la peſte regne dans un pays par la relation de ceux qui autrefois ont été attaqués de peſte. Les cicatrices de leurs bubons ou charbons ſont douloureuſes, en raiſon de la quantité & de la qualité de la peſtilence régnante. Dès qu'il n'y a point de peſte, ces perſonnes ne ſont point incommodées; mais dès que la peſte vient à paroître, elles reſſentent à l'endroit où étoient les bubons, ou le charbon, une douleur lancinante qui croît à meſure qu'elles s'approchent plus d'un peſtiféré, ou que la peſte fait plus de ravages. Expliquera qui pourra l'analogie de cette douleur avec la peſte régnante; mais il eſt très-certain que cette dépoſition eſt univerſelle. Ainſi dès qu'on ſaura par des anciens peſtiférés que leurs cicatrices ſeront devenues un peu douloureuſes, on ſera inſtruit qu'il y a de la peſte ſur le pays. Par le degré de douleur, on jugera du caractere de la peſtilence; & ſi le malade qu'on va voir, dit s'être expoſé, s'il a ſur-tout ſenti une odeur des plus déſagréables, ce qui arrive preſque ordinairement ſelon la dépoſition des peſtiférés, s'il a vomi, ou a eu des en-

vies de vomir (*a*), des défaillances, des douleurs de tête, des friſſons, on peut opiner qu'il a la peſte, ſur-tout ſi les os du corps & les reins lui font mal. Les urines troubles & graſſes où l'huile eſt comme par flocons, par la laxité des tuyaux ſecrétoires des reins.

Des ſueurs colliquatives, aigres, graſſes & fétides par la même cauſe, & ſur-tout la gangrene ſéche, & la moleſſe des membres après la mort.

Le pouls varie ſi ſouvent dans cette maladie, qu'il eſt bien difficile de le regarder comme ſigne, car ſouvent il eſt égal, intermittent, mou, dur, plein, foible, &c. Les différentes eſpeces de peſte le font varier ſelon la nature de l'organe qui eſt affecté (*b*).

(*a*) On aſſure que tous les peſtiférés vomiſſent avec la bile, une grande quantité de petits vers, de la groſſeur d'un grain d'orge. Les Médecins en font auſſi mention dans leurs écrits; je ſuis très porté à les croire; mais je n'ai jamais vu par moi-même ces vers.

(*b*) Si cependant le Gouvernement étoit ici auſſi ami de l'humanité que le nôtre, ſi les ſciences pouvoient pénétrer dans ce vaſte Empire, on tireroit ſurement des indications heureuſes pour l'examen du pouls. Mais le danger auquel on s'expoſe en traitant cette maladie, l'indolence du Gouvernement à en chercher les préſervatifs ou les remedes, ſont les obſtacles qui s'oppoſent à ces recherches. Les femmes ou des hommes qui

Mais ce qui eſt à remarquer, & ce que les Médecins Européens n'ont point obſervés, c'eſt que dès les premiers jours de l'invaſion, le pouls eſt fort différent d'un côté à l'autre ; il y a plus de roideur, plus d'intermittence du côté où le bubon ou le charbon doit paroître. Cette obſervation ſi eſſentielle n'eſt connue preſque de perſonne, & je ne haſarderois point trop de l'admettre comme un ſigne pathognomonique avec l'obſervation ſuivante.

La langue eſt chargée dans preſque toutes les maladies compliquées avec les ravages de la pourriture ; mais ici il paroît toujours dès les premiers jours une tâche violette au milieu de la langue, avec deux raies blanches aux extrêmités de ſa largeur.

Ce ſigne auquel aucun Maître de l'Art n'a encore fait attention, eſt infaillible. Il paſſe même pour un ſecret parmi le petit nombre des gens inſtruits qui fréquentent les peſtiférés, & c'eſt par-là qu'ils aſſurent qu'un malade à la peſte, quoiqu'il ne paroiſſe encore

---

ſe diſent Médecins, traitent ici les malades qui ſont les victimes de l'ignorance ou des préjugés. Qu'il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, que tous les Empires puſſent ſe glorifier d'avoir un *Solano* & un M. de *Bordeu* !

aucun bubon, ni charbon, & je puis assurer qu'ils ne se trompent preque jamais, sur-tout quand ils rencontrent le signe suivant.

Tous les pestiférés, dès le troisieme jour, ont des taches pourprées sur le corps qui paroissent infiniment mieux sur la poitrine que par-tout ailleurs. Ces taches pourprées ressemblent à des piqueures de puces; elles s'évanouissent souvent, & reparoissent ensuite.

Tels sont les signes diagnostics de la peste: signes que l'expérience journaliere confirme, & auxquels les Maîtres de l'Art doivent faire la plus grande attention. Mais quoique les Médecins Européens, comme je l'ai déja dit, ne reconnoissent point la peste dès les premiers jours, l'existence des trois derniers signes doit autoriser le jugement qu'on doit porter; & les révoquer en doute, c'est saper les fondemens d'une expérience constante & journaliere.

Ainsi la différence du pouls d'un côté à l'autre; la langue ayant une marque violette dans son milieu, avec les deux raies blanches aux extrêmités de sa largeur, & sur-tout les taches pourprées qui paroissent mieux à la poitrine que par-tout ailleurs, sont & peuvent être regardés comme le signes pathognomonique de la peste.

SIGNES PROGNOSTICS.

ON ne peut expliquer les phénomenes d'une maladie bénigne, comme ceux d'une maladie maligne. C'eſt par d'autres principes qu'ils ſont ici produits ; c'eſt à une bile âcre, à une matiere vermineuſe, acide ou putride, qui chatouille & incommode les premieres voies. De-là les nauſées, les cardialgies, les anxiétés, les vomiſſemens, les diarrhées, les contractions ſpaſmodiques dans l'intérieur des vaiſſeaux ; ce ſont des ſtagnations, des corruptions, des gangrenes, des authrax ; & quoiqu'une urgente néceſſité démontre qu'il faut chaſſer la matiere morbifique, cependant la nature accablée, ne peut, comme dit Galien, parvenir à combattre ſon ennemi. De-là le pouls eſt pareil à l'état de ſanté, ou eſt même plus foible, inégal, intermittent ; la reſpiration eſt de même, le hoquet, la ſyncope, &c. Ainſi dans les maladies malignes & peſtilentielles, la matiere morbifique eſt ſi nuiſible & ſi apte à ſuffoquer les forces de la nature, qu'on doit moins attribuer les ſymptômes à l'énergie de la nature, qu'à l'énergie de la matiere morbifique, tandis que dans les maladies bénignes, ces mêmes ſymptômes répondent

moins à la matiere morbifique, qu'aux forces de la nature.

C'eſt d'après de tels principes, que le prognoſtic ſe tirera facilement. Plus les efforts de la nature ſeront libres, vigoureux, moins ils ſeront empêchés par la matiere morbifique, moins il y aura du danger.

La différence de la terminaiſon d'une maladie bénigne avec une maligne, eſt qu'il y aura ici plus du danger quand les efforts de la nature ſeront plus troublés & plus empêchés, tandis que les forces de la matiere morbifique ſeront dans un plus grand degré d'intenſité, & que cette même matiere ſera d'une qualité plus âcre & plus délétere.

» Le prognoſtic, dit l'Encyclopédie, n'eſt
» d'ailleurs que trop vérifié par l'expérience
» funeſte que nous donne le nombre des ma-
» lades qui périſſent de cette maladie. Ce-
» pendant le prognoſtic varie ſelon le degré
» de la peſtilence, ſelon le nombre, & la vio-
» lence des ſymptômes, ſelon le dénaturé-
» ment du ſang, ſelon que la maladie ſpo-
» radique domine ſur la peſtilence, ou que
» la peſtilence prend le deſſus ſur ladite ma-
» ladie ſporadique. Voici, ajoute ce célè-
» bre Auteur, ce qui doit régler le pro-
» gnoſtic : . . . . . .

1°. Plus l'épidémie eſt grande, plus il y a

» des malades attaqués en même temps, » plus la pestilence est à craindre.

» 2°. Plus la mortalité est grande, & plus » le danger est grand.

» 3°. La violence & le nombre des acci- » dens, la gangrene des parties extérieures, » l'intermittence & l'intercadence suivies dans » le pouls, sont des signes très-dangereux.

Ainsi le prognostic se titre du degré des forces vitales, de la quantité de pourriture dans les premieres voies, & de la qualité du bubon & des exhantêmes. Le courage du malade, le peu de saburre dans les premieres voies, sont des heureux présages.

Le bubon qui se trouve ferme, dur, de même que celui qui se trouve compliqué avec le charbon, (c'est-à-dire, ayant le charbon dans son centre) est aussi un bon signe, de même que le charbon qui se trouve entouré d'une couleur violette.

Mais le défaut de courage, la pusillanimité, la terreur ou la crainte de la mort, les signes d'une pourriture trop abondante, les convulsions, le délire, les sueurs colliquatives, les cardialgies, le hocquet, le bubon mol & n'offrant aucune résistance, le charbon accompagné d'un rouge vif, les exhantêmes aussi de la même couleur, sont de mauvais signes.

L'expérience confirme que la couleur rouge dans les exhantêmes, le charbon & le bubon ſont des ſignes de mort, ce qui n'eſt point lorſque la couleur violette paroît ; & la raiſon qu'en donnent ceux qui par état ſont auprès des peſtiférés, c'eſt que le rouge vif annonce un trop grand caractere d'inflammation.

Mais ſi tels ſont les ſignes diagnoſtics & prognoſtics de la peſte, le Médecin inſtruit ne doit point s'arrêter à ces notions ; obſervateur plus ſcrupuleux de la nature, il la doit épier dans ſes détours, la ſuivre dans ſa marche, & tâcher de reconnoître ſes différentes eſpeces pour traiter avec plus de ſuccès, & éviter les dangers trop ordinaires de l'empiriſme.

DIFFÉRENTES ESPECES DE PESTES.

DAns tout le Levant on dit, que la peſte eſt très-difficile à connoître & à traiter, parce qu'elle ne paroît preſque jamais de la même façon. C'eſt un prothée, dit-on, qui change tous les jours de formes, & c'eſt d'après cette opinion, qu'on penſe avec raiſon qu'il eſt difficile de trouver un remede ſpécifique. Cette aſſertion eſt très-juſte, mais la conſéquence eſt erronée. Pour avoir une con-

noiſſance exacte de cette maladie, & pour la traiter avec quelque ſuccès, il ne faut point penſer qu'elle puiſſe paroître toujours également, & qu'une ſeule méthode curative puiſſe toujours convenir. C'eſt au défaut d'une attention auſſi néceſſaire, qu'on peut rapporter la plupart des écarts dans l'art de guérir. L'on ne s'attache pas aſſez à connoître les différences eſpeces d'une maladie, & cette indolence nous rend ſouvent criminels dans la pratique.

C'eſt donc pour traiter cette matiere avec plus de méthode, que je détaillerai les différentes eſpeces de peſtes avec leurs ſignes particuliers.

1°. *Peſte bénigne.*
2°. *Peſte interne.*
3°. *Peſte putride.*
4°. *Peſte nerveuſe.*
5°. *Peſte intermittente.*
6°. *Peſte ſanguine.*
7°. *Peſte par une affection de l'ame.*
8°. *Peſte bilieuſe.*

1°. *Peſte bénigne.* Cette eſpece ſe voit journellement ici. La maladie ne s'annonce par aucun ſymptôme alarmant; les forces natu-

relles ſont dans leur intégrité ; l'éruption du bubon ou de l'antrax ſe fait avec une fievre très-légere, & la cure n'exige que des cataplames ſupuratifs ſur le bubon.

Le malade obſervant un régime convenable, peut ſe repoſer avec tranqnillité ſur les ſoins de la nature. Cette peſte ſans danger eſt fort commune, & elle ne ſe tourne en une plus mauvaiſe eſpece que par la faute du malade. Elle peut ſe comparer à la petite vérole bénigne, pendant laquelle les enfans jouent enſemble, & ſe promenent par les rues ſans aucune précaution ; quoiqu'avec très-peu de régime elle ſe termine par le plus heureux ſuccès.

2°. *Peſte interne.* Cette eſpece s'annonce par les ſignes les plus alarmans. Des friſſons par-tout le corps, le pouls foible, fréquent, inégal, diſparoiſſant quelquefois par la preſſion du doigt, la tête peſante, des vertiges, des tintemens d'oreille, le regard fixe, égaré, la langue blanche, ayant la tache violette en ſon milieu plus grande, étant à ſon extrêmité ſeche, noire ; le viſage quelquefois pâle & cadavereux, quelquefois d'un rouge vif, des ſyncopes fréquentes, l'abattement extraordinaire de l'ame & du corps, le vomiſſement, les nauſées, le délire, des aſſoupiſſemens,

des tremblemens, & la mort quelquefois trois ou quatre heures après.

Dans cette espece, les taches pourprées ne paroissent qu'imparfaitement, les éruptions ne se font point du tout, ou ne se font qu'à demi; & la nature ne peut chasser le venin au-dehors.

3°. *Peste putride.* Rien n'est plus contraire au libre exercice de nos fonctions, & rien ne dérange plus notre machine que la pourriture. C'est à cet état que tendent toutes les humeurs, & sur-tout les excrementitielles; le sang, la lymphe & la graisse y tendent aussi quoique plus tard. Mais cette même pourriture est principalement développée par des fermens déléteres, & par des miasmes putrides. Dans les premieres voies, elle excite des rots nidoreux, des nausées, des cardialgies, & des vomissemens; car la nature fait tous ses efforts pour chasser cette matiere. Mais lorsqu'elle infecte le sang, quel secours reste-t-il à la nature pour s'en débarrasser? sinon qu'au moyen de la fievre qu'elle suscite, elle puisse empêcher la stagnation de cette matiere? Et cette excrétion se fait ensuite par les diarrhées ou les sueurs.

Cette espece est ici fort commune; elle s'annonce par des signes de pourriture, la

langue eſt pâteuſe, la bouche mauvaiſe, les nauſées ſont fréquentes & le vomiſſement eſt abondant & fréquent. Les cardialgies & l'abattement univerſel ſont inſéparables de cet état; la tête eſt peſante, douloureuſe, le pouls paroît un peu plus mou, & le bubon ou le charbon en paroiſſant, ne font point diſparoître les ſymptômes, ſi la nature n'évacue abondamment la pourriture contenue dans les premieres voies.

4°. *Peſte nerveuſe.* Dans cette eſpece de peſte, le malade dit toujours avoir ſenti une odeur des plus déſagréables dès le premier inſtant de l'invaſion; la douleur de tête eſt violente, le regard eſt égaré, les oreilles tintent, le vomiſſement eſt violent, le friſſon eſt vif, douloureux, fréquent; le diaphragme eſt agité & d'une ſenſibilité ſurprenante; les tremblemens & convulſions ſont inſéparables de cet état.

Si la nature chaſſe promptement le venin au-dehors, la maladie peut ſe terminer heureuſement; mais cette eſpece apporte toujours le plus grand danger.

5°. *Peſte intermittente.* Les ſymptômes de la peſte putride paroiſſent ici d'ordinaire. Mais on apperçoit un nouveau paroxiſme annoncé

par un frisson plus ou moins fort, tous les jours au même temps, ou tous les deux jours, selon le caractere de l'intermittence. M. Chicoyneau a observé cette espece dans une fille de Marseille, chez laquelle le paroxisme commençoit tous les jours, à cinq heures du soir, par un frisson, & se terminoit le matin par la sueur. Le bubon inguinal étoit de la grandeur d'un œuf de pigeon; il fit précéder une potion cathartique, donna du quinquina quatre fois par jour; & le bubon ayant bien suppuré, la malade fut guérie.

6°. *Peste sanguine.* Dans cette espece, tous les signes de la pléthore se manifestent. La tête est pesante; les yeux, le visage sont rouges, & ont un caractere d'inflammation; un sentiment de pesanteur se fait ressentir par-tout le corps; il paroît souvent une hémorragie par le nez; le pouls est plein, le battement de l'artere est fort; & le malade se trouve mieux après la saignée.

7°. *Peste par une affection de l'ame.* Cette espece est fort commune parmi les femmes & & parmi les hommes pusillanimes. Le pouls est foible, dur, intermittent, les yeux sont égarés, le visage est pâle, cadavereux, la voix est tremblante, & le malade ne pense qu'aux horreurs de la mort.

Le délire n'eſt ſouvent point furieux ; on obſerve auſſi preſque toujours des tremblemens à la langue & aux extrêmités du corps, quelquefois des convulſions, des ſueurs froides, des cardialgies.

Les paroles douces & conſolantes, les attentions, la confiance des aſſiſtans raſſurent le malade, & font changer pour quelques momens ſon état en mieux. Mais un inſtant livré à ſes réflexions, les mêmes ſymptômes reparoiſſent avec plus de force. Dans cette eſpece, les éruptions critiques ſont ſouvent imparfaites.

Ceux qui ont le plus craint cette maladie, ſont toujours attaqués de cette eſpece, qui ſe trouve preſque toujours compliquée avec quelqu'autre, & il eſt très-rare qu'ils en échappent.

8°. *Peſte bilieuſe.* Le vomiſſement abondant d'une bile verte, des cardialgies, les yeux tirant ſur le jaune, le pouls roide & dur, quelquefois des tremblemens annoncent cette eſpece qui eſt très-dangereuſe. La bouche eſt amere, le délire eſt furieux, & les yeux ſont égarés.

Le charbon eſt plus commun dans cette eſpece que le bubon, & tous les ſymptômes ont un plus grand caractere d'inflammation.

CURATIONS.

LA peſte n'eſt point incurable. Si très-ſouvent les Médecins n'ont pas été aſſez heureux dans la pratique, le défaut d'expérience, & le peu de lumiere peuvent en avoir été la ſource. L'expérience ne s'acquiert qu'auprès des malades, & combien de rares qualités cette même expérience n'exige-t-elle pas de la part des Maîtres de l'art ? Le public eſt très-ſouvent trompé par ce titre, & le Médecin encore ne s'abuſe ici que trop lui-même.

Si, à une expérience auſſi conſtante & auſſi éclairée qu'elle auroit dû l'être, les Médecins avoient toujours joints les idées d'une théorie ſaine, cette maladie ſi cruelle aujourd'hui, ne ſeroit peut-être plus ſi redoutable; & les états ayant une communication plus libre, en ſeroient devenus plus floriſſans.

Les écarts dans les curations de la peſte, & le peu de ſuccès ne viennent, ſelon moi, que du peu de ſoin qu'on a pris à en examiner les différences, qui, en variant la nature de la maladie, doivent en varier les remedes.

En

En général on obſerve que la nature qui tend toujours au bien, ramaſſe en un ou pluſieurs foyers l'humeur peſtilentielle, & que ces dépots ſe terminent par ſuppuration, par réſolution & même par induration.

Lorſque les ſignes de la ſuppuration ſe manifeſtent, il ſeroit très-dangereux d'attendre une parfaite maturité. L'obſervation nous éclaire ſur cet article.

Une Matelot fut attaqué de peſte en Levant; le Capitaine s'en étant apperçu au mouillage près d'un écueil où il ne pouvoit appeller aucun ſecours, crut qu'il étoit de la prudence de ne point le laiſſer parmi les gens du bord; il le fit mettre dans la Chaloupe. Le malade ayant oui dire qu'il falloit ouvrir le bubon ſans en attendre la maturité, demandoit toujours ſon raſoir; furieux de ce qu'on ne vouloit point le lui faire parvenir, il ſe leve la nuit, grimpe ſur le bord, ouvre ſa caiſſe & prend ſon raſoir. Dès le grand matin, il s'ouvrit lui-même le bubon; enſuite on lui donna des onguens ſuppuratifs de la caiſſe de médecine, & il guérit parfaitement bien.

Combien de perſonnes guéries ici par une ouverture précoce, & combien de jeunes gens ont péri pour attendre la parfaite maturité, ou pour différer les jours de l'ouverture du

dépôt ! La circulation du sang n'entraîne souvent que trop une partie de venin pestilentiel, ramassé pendant les premiers jours, tandis que le corps est encore dans sa vigueur.

L'ouverture quoique tardive par la suppuration qu'elle procure, diminue & détruit à la vérité cet engorgement local ; mais ce qui a été entraîné dans le sang, infecte quelquefois des visceres, & procure une mort qu'une simple précaution auroit pu éviter. C'est ainsi quelquefois que quelques parties du virus vérolique, entraînées par la circulation du sang dans les écoulemens vénériens, ont occasionné les véroles les plus confirmées.

Après l'ouverture, on met sur les bubons ou sur les charbons un plumaceau couvert d'un digestif fait avec la thérébentine, le beaume d'arceus, l'huile de thérébentine & la thériaque. Si on craint la gangrene comme dans l'anthrax, on y ajoute l'aloës, la myrrhe & le camphre. On recouvre les plumaceaux de cataplasmes émolliens, anodins ou spiritueux, selon les circonstances. Ensuite on lave les plaies avec des lotions détersives ou émollientes. Quand les digestifs occasionnent trop de douleurs, on applique des plumaceaux couverts d'un peu de *nutritum*.

La curation de la peste, ainsi que de toutes

les maladies épidémiques malignes, eſt auſſi difficile que la théorie en eſt obſcure. Les anciens Médecins étoient dans l'erreur, quand, ſans aucun égard pour l'inflammation, ils vouloient détruire la matiere morbifique par les alexipharmaques & les ſudoriques. Mais quoique dans l'erreur, ils ont indiqué la route aux Médecins modernes; puiſque, comme dit Galien, ces maladies ne ſont très-dangereuſes, que parce que la nature étant extrêmement conſternée, elle ne peut rien entreprendre pour combattre la matiere morbifique.

On a obſervé que plus il paroît des bubons, moins il y a de danger, que plus il y a d'anthrax, plus il y a du danger. Donc l'anthrax porte plus de miaſme délétere que le bubon: que plus le vomiſſement ou la diarrhée ſont en abondance au commencement de la maladie, plus l'éruption du bubon eſt facile. Donc la ſaburre des premieres voies empêche l'éruption. Cette maladie eſt inflammatoire; les forces de la nature ſont oppreſſées par le venin peſtilentiel; mais elles ne ſont point épuiſées, & c'eſt à la ſuite de cette réflexion ſi eſſentielle, qu'on ne doit point craindre de commencer la cure par une ſaignée, ſi le pouls le permet, & ſi un ſentiment d'ardeur, la ſoif, la rougeur & les

hémorragies l'indiquent. Tel étoit aussi le sentiment de Sydenham. Si le pouls ne permet pas la saignée, il faut débuter par un émétique.

Si le malade n'est pas bien évacué, on lui donnera une ptisane laxative avec le senné & les tamarins; & si on y ajoutoit un bol de mercure doux, il n'en seroit que mieux.

Si le pouls est languissant & que l'éruption soit trop lente, il faut employer des ptisanes sudorifiques.

Si au contraire il paroît de trop grands signes d'inflammation, il faut user des ptisanes raffraîchissantes dans lesquelles on ajoutera de la manne.

On ne peut employer avec sureté que *l'ipecacuanha* pour émétique, après quoi on donnera des ptisanes laxatives, nitreuses, & légérement diaphorétiques. Les purgatifs trop violens procurent des superpurgations, & les sudorifiques trop forts accélerent les gangrenes internes.

Les forces trop affoiblies par l'émétique où les purgatifs, se réparent par les cordiaux, & sur-tout par la thériaque, le diascordium & le lilium de Paracelse.

Les cauteres actuels & potentiels réussissoient mal en France, ils procuroient des inflammations gangreneuses, & durcissoient les le-

vres de la plaie. Les incisions jusqu'au vif au moyen desquelles on enlevoit la partie gangrenée ou l'eskarre, étoient plus utiles.

Le but du Médecin doit être d'aider la nature à se débarrasser des humeurs qui l'incommodent, par les secours d'une saignée faite très-à-bonne-heure, & à petite dose, de la débarrasser de l'amas de pourriture par le moyen d'un émétique qui nettoie les premieres voies, & de débarrasser par des potions cathartiques le canal intestinal du résidue des mauvaises humeurs, tandis que la matiere morbifique, mêlée avec le sang, se corrige par les délayans, & est portée à la peau par les sudorifiques, & que les forces vitales sont soutenues & sollicitées à agir plus puissamment par le secours des cordiaux & des céphaliques.

Mais comme dans la plupart des exanthêmes, les humeurs tournent à la pourriture ainsi que le démontrent la puanteur de la bouche & des excrémens, la gangrene subite des cadavres, on doit fuir les médicamens & les alimens septiques, & préférer les antiseptiques. Il est évident que les alimens végétaux sont moins putrides que les viandes des animaux; il faut donc nourrir les malades avec les crêmes de ris, d'avoine, &c. à moins qu'on n'attendit un plus puissant

conformatif des bouillons; & même dans ce cas, la ptiſanne de corne de cerf avec les racines aromatiques, comme un morceau d'angélique, ou du vin mêlé avec l'eau, eſt à préférer.

Parmi les anti-ſeptiques, la racine de contrayerva, le quinquina, le camphre, ſont des plus efficaces.

Les remedes simples ſont les racines d'Angélique, de contrayerva, de vipérine, de ſaxifrage, la cannelle, le caſſia lignéa, le santal, le bois de baume, le bois d'aloès, le dictame de crete, les citrons, les oranges, les limons, le cardamome, les baies de Genievre, la noix muſcade, le macis, le camphre, la myrrhe, le ſtyrax, le baume de judée, les chairs de vipere, l'ivoire, les cornes de cerf, les ſels volatils, les pierres précieuſes, la pierre de Bézoard, le bol d'arménie, la terre ſigillée, le ſoufre blanc & l'antimoine. Les cordiaux ſeront ſimples ou composés; les décoctions ſudorifiques, alexiteres.

Portion cordiale. Prenez des eaux thériacale ſimple, de ſureau, de ſcabieuſe, de chacune deux onces; de confection alkermes, un gros; de fiel de porc préparé, demi gros;

de l'eſſence émétique & du lilium de Paracelſe, de chacun trente gouttes; du ſirop de contrayerva, trois onces. Cette potion ſe donne par cuillerées à chaque demi-heure: on retranchera l'émétique dans les potions réitérées.

Autre potion cordiale. Prenez des eaux de charbon béni, d'angélique, de méliſſe ſimple & de thériaque compoſée, de chacune une once & demie; d'élixir de propriété, un ſcrupule; du ſirop d'œillet, une once & demie. Le régime doit être humectant, doux, & légérement cordial & acide. On peut ordonner pour boiſſon, la limonade avec le ſirop de contrayerva, ou un autre pareil.

Parmi le nombre des remedes ſpécifiques, l'eau paroît avoit ici une vertu toute particuliere; & ne point la comprendre dans la claſſe des remedes efficaces, ce feroit s'oppoſer à l'évidence. Je n'attribue point à l'eau cette multitude de prodiges que l'on a ſouvent voulu lui attribuer; ce ſeroit trop reſtreindre les limites de l'Art, que de la regarder comme la panacée univerſelle; il n'en eſt pas moins inconteſtablement ſur que l'eau ſeule, bue ſans autre remede, a procuré des cures.

C'eſt elle ſeule qui peut ramollir les fibres nerveuſes, quand elles ſont trop roides & trop criſpées, détruire l'érétiſme des ſolides, délayer les humeurs trop épaiſſes, atténuer celles qui ſont trop groſſieres, adoucir leur acreté, empêcher leur corruption, modérer, ou même totalement arrêter la violence du venin peſtilentiel, lorſqu'il eſt une fois gliſſé dans nos corps.

D'ailleurs, on n'a pas ſujet d'en appréhender le moindre mal. C'eſt ce que le ſavant M. Geoffroy démontre en détail. Cette vérité avoit été établie dans pluſieurs Mémoires ſur la Peſte, & l'expérience me l'a confirmée très-ſouvent. Ayant admis pluſieurs eſpeces de peſtes, il ſeroit ridicule de n'admettre qu'une ſeule curation. J'ai dit que le peu de ſuccès dans la pratique ne dépendoit que du défaut d'attention à bien ſaiſir les différentes eſpeces de la maladie. C'eſt ce qui caractériſe le vrai Médecin, & le diſtingue d'avec l'empirique. D'après ce principe, il eſt évident qu'on ne peut indiquer un ſeul remede comme ſpécifique.

Soutenir les forces vitales dans un degré ſuffiſant pour parvenir à des criſes heureuſes & parfaites, réprimer les mouvemens trop

rapides d'une circulation qui pourroit produire des ravages, purger les premieres voies des mauvais ſucs, aider la nature dans les efforts critiques qu'elle fait : tel eſt le devoir du Médecin ; mais pour procéder avec méthode dans cette curation, je ſuivrai l'ordre des eſpeces décrites plus haut.

PESTE BÉNIGNE.

DAns cette eſpece, le Médecin n'a qu'à laiſſer agir la nature ; ſi les premieres voies ne ſont point ſurchargées de mauvais ſucs, les cataplaſmes d'oignons, les onguens ſupuratifs & la thériaque ſuffiſent & terminent la maladie, qui eſt toujours ſans danger, ſi les dépôts qui demandent à être ouverts le ſont au plutôt.

On loue fort ici un cataplaſme fait avec parties égales de thériaque, de vieux levain, & d'onguent ſupuratif.

Quant aux remedes internes, les Juifs font boire aux malades dès l'inſtant de l'invaſion de l'urine. Cette pratique eſt aſſez heureuſe. Un Négociant Français, à Andrinople, fut attaqué de cette eſpece de peſte il y a deux ans. Aucun ſymptôme effrayant ne parut après l'ouverture du bubon, il mangeoit de la

viande, buvoit du vin, & une ſuppuration abondante termina cette maladie.

Je n'approuverois cependant jamais qu'on permit aux peſtiférés de manger de la viande. Dans le traitement de la peſte, on doit toujours éviter les mauvaiſes digeſtions, & tout ce qui pourroit occaſionner la pourriture. Les nourritures animales ſont dangereuſes dans toutes les fievres putrides, & on ne doit point, par cette même raiſon, les permettre à un peſtiféré. L'obſervation ſuivante confirme mon ſentiment.

Un Tavernier eut une fievre putride au mois de Mai; pendant ſa convaleſcence, il jugea à propos de changer d'air, & fut à un Village près de Conſtantinople, appellé les Iſles des Princes. Croyant être parfaitement bien rétabli, il revint à la Capitale pour vaquer à ſes affaires, quoiqu'il fut encore au régime. La peſte régnoit encore dans ſon quartier, & il prenoit des précautions. Quelques jours après ſon arrivée, il s'apperçut d'une douleur à l'aîne du côté gauche; mais comme il n'avoit ni fievre, ni douleur de tête, il négligea cet accident; la tumeur qui ſurvint enſuite l'inquiéta un peu; mais comme il n'étoit pas plus malade, il crut que ce n'étoit rien. Un de ſes amis l'invita pour lors à ſouper avec lui, &

à manger ſa part d'un coq d'inde : il accepta l'invitation, & mangea plus qu'à l'ordinaire.

Pendant la nuit la fievre ſe développa ; le lendemain il eut des vomiſſemens, des défaillances, & la tumeur à l'aîne devint très-douloureuſe. Il fut viſité & décidé qu'il avoit la peſte. Tranſporté à l'Hôpital des peſtiférés, il but de l'eau avec excès, parce qu'il étoit fort altéré ; une fievre des plus violentes & des ſueurs très-abondantes furent les ſeuls accidens qu'il eut pendant trois jours, après lequel temps il fut parfaitement bien ; & le bubon ſe termina par réſolution.

Cette obſervation démontre combien il eſt néceſſaire en temps de peſte d'avoir les premieres voies purgées. Ce Tavernier auroit eu vraiſemblablement une peſte de tout autre caractere, s'il s'étoit trouvé des mauvais ſucs dans les premieres voies. Les purgatifs & le régime antérieur avoient empêché cet amas, & conſéquemment une peſte putride, mais un a écart dans le régime chargea trop l'eſtomac, la digeſtion ne put ſe faire convenablement.

PESTE INTERNE.

CEtte peſte, toujours dangereuſe, enleve les malades dès les premiers jours. C'eſt ici qu'il faut que le Médecin s'occupe à maintenir les forces vitales dans un état de vigueur aſſez ſuffiſant pour ramaſſer les miaſmes peſtilentiels dans quelques foyers.

C'eſt dans cette eſpece de peſte, que la ſaignée & les purgatifs heureuſement combinés font des prodiges; mais c'eſt auſſi dans cette même eſpece, que mal adminiſtrés, ils enlevent le malade.

Les Auteurs qui ont blâmé ou loué la ſaignée & les purgatifs dans la peſte, n'auroient certainement point fait cette erreur, s'ils avoient connu les eſpeces de cette maladie.

La fievre, quelque forte qu'elle ſoit, lorſqu'elle n'eſt point accompagnée de ſymptômes trop alarmans, loin d'être un mal, eſt un très-grand bien. C'eſt par ce mouvement rapide que la nature entraîne au-dehors l'ennemi qui lui nuit. Saigner dans ces circonſtances, c'eſt lui ôter les forces ſuffiſantes pour chaſſer ſon ennemi.

Je n'ignore cependant pas que ſi ces efforts

étoient trop violens, il ne fut très-utile de les réprimer, mais le Médecin doit user d'une grande prudence, & combiner auparavant le degré de force de ces efforts, avec le degré de force du tempérament. C'est au défaut de cette combinaison, qu'on peut attribuer les mauvais effets de la saignée & des purgatifs dans ces cas.

Quelqu'un a-t-il vu périr plusieurs pestiférés après avoir été saigné? il affirme, la saignée est mortelle. Un autre a-t-il vu échapper quelques-uns après la saignée? il conclud, la saignée n'est point nuisible, elle est au contraire très-utile. Tous les deux sont dans l'erreur; c'est la nature qui doit nous dicter des loix; c'est à elle seule que le Médecin doit obéir. Les idées d'une théorie moderne ne peuvent rien sur son empire. Elle est toujours uniforme dans sa marche, toujours elle tend au bien, & le Médecin ne la détourne souvent que trop.

Ainsi ne craignons point d'être dans l'erreur en ordonnant la saignée ou des purgatifs à des pestiférés, si nous faisons bien attention à la marche de la nature pour chasser le venin pestilentiel du dedans au dehors.

Dans tous les cas ou les signes de saburre ne seront point abondans, où la fievre est forte, purger, c'est détourner la nature de

ſon ouvrage, la troubler dans ſes fonctions, & faire plus du mal que du bien. Dans tous les cas où la fievre forte n'eſt point accompagnée d'un délire trop furieux, où les ſymptômes d'une effervefcence trop violente ne paroiſſent point, ordonner la ſaignée, c'eſt ordonner la mort du malade, & enlever à la nature des forces très-néceſſaires. Quant à la curation de cette ſeconde eſpece, le Médecin, après avoir réfléchi ſur ce que nous venons de dire au ſujet de la ſaignée & des purgatifs, doit ſe décider ſur la violence des ſymptômes, la quantité de ſaburre, & ne jamais oublier, que ſi le ferment peſtilentiel corrompt le tiſſu des ſolides & détruit l'activité du fluide nerveux, il n'arrive que quelques viſceres, tels que le poumon, les inteſtins, ne ſoient affectés d'une véritable gangrene. Le pouls eſt quelquefois ſemblable à celui des gens en parfaite ſanté, quelquefois il eſt plus foible, inégal, intermittent; les taches pourprées paroiſſent, l'ame eſt troublée par le délire, la mort s'annonce par les ſignes les plus alarmans, l'abdomen des cadavres ſe météoriſe, une odeur inſupportable en émane quelques heures après, & dans l'ouverture des corps, on trouve les viſceres ramollis, & des tumeurs noires, brunes & verdâtres.

Cet état, quelque horrible qu'il ſoit, n'eſt cependant pas ſans reſſource. Si la matiere peſtilentielle (quoique ne pouvant être entiérement chaſſée) peut du moins ſe ramaſſer au loin, & produire des parotides, des glandes inguinales, axillaires, cutanées, ſous la forme d'antrax, de bubon, ou de puſtule. Mais lorſque la peſte eſt dans toute ſa vigueur, cet heureux ſuccès n'arrive pas toujours, & les dépôts critiques ne ſe forment point.

Telles ſont les peſtes abortives dans leſquelles les bubons ne paroiſſent point, & deſquelles les malades périſſent tous ; comme dans la petite vérole ſupprimée, les puſtules ne peuvent point percer au-dehors, la matiere délétere engorge, enflamme & gangrene les viſceres les plus nobles, tels que le cerveau, les poumons & l'eſtomac.

D'après ces obſervations, certains Médecins avoient cru que la peſte épidémique n'étoit pas un ſeul genre de maladie, mais la réunion de pluſieurs genres différens. Il n'en eſt cependant pas ainſi, & on conviendra avec un peu d'attention que la peſte abortive eſt une vraie peſte, comme la petite vérole abortive eſt une vraie petite vérole, dans laquelle il ne manque que l'éruption,

Toujours occupé à favoriſer le but de la nature, le Médecin ne doit rien perdre de vue de tout ce qui pourroit accélérer le foyer externe du venin peſtilentiel. C'eſt dans ce cas que les veſicatoires & les ventouſes ont parfaitement bien réuſſi.

Nombre d'obſervations heureuſes confirment ce ſentiment & je ne balance point de propoſer l'application des veſicatoires dans les peſtes internes comme un remede ſpécifique. En général quand on les applique c'eſt trop tard, les viſceres ſont déja engorgés, & le ſuccès en eſt nul, ou bien imparfait. Ce remede doit être appliqué dès le commencement de la maladie, & la rémiſſion des ſymptômes en démontre ſouvent le ſuccès. Par cette pratique, on concourt au but de la nature, & la ſuppuration abondante qu'on entretient après, eſt comme un égoût par lequel le venin peſtilentiel s'échappe.

Comme preſque toujours dans cette eſpece de peſte les forces vitales ſe trouvent ralenties, & que les ſyncopes ſont fréquentes, les potions alexipharmaques & cordiales ſont d'un grand ſecours. Mais parmi le nombre des remedes cordiaux qu'on preſcrit, rien ne me paroît plus efficace que le kermes minéral; je n'ai point à la vérité d'obſervations aſſez nombreuſes pour le prôner comme remede

ſpécifique

ſpécifique dans ce cas, mais j'en ai vu plusieurs fois des effets trop heureux pour ne point le propoſer avec confiance. Le kermes minéral donné à la doſe de quatre à cinq grains dans deux ou trois onces d'huile d'amendes douces, avec quelques drachmes d'eau diſtillée de fleurs d'orange; ou même dans une potion cordiale ordinaire à prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure; ouvre les pores de la tranſpiration, s'oppoſe à la coagulation, qui eſt toujours l'effet funeſte du venin peſtilentiel.

Un Grec fut attaqué de cette eſpèce de peſte l'année paſſée; des ſyncopes fréquentes alarmoient ceux qui étoient auprès de lui; un bubon de la groſſeur d'un demi œuf de pigeon avec les ſignes détaillés plus haut, caractériſoient la peſte, mais le bubon depuis trois jours n'avoit point augmenté, des taches pourprées paroiſſoient très-imparfaitement ſur la poitrine & en d'autres parties du corps; & diſparoiſſoient enſuite; les ſymptômes les plus alarmans annonçoient la mort prochaine du malade. Je fus conſulté par un de ſes parens; & ſur ſa relation, j'ordonnai une potion cordiale ordinaire, dans laquelle je fis mettre cinq grains de kermes minéral. Le malade prit d'abord de cette potion cinq

cuillerées dans l'eſpace de deux heures ; une ſueur des plus abondantes en fut l'effet. On vint me rendre compte de l'effet du remede, & j'en ordonnai une cuillerée à chaque heure. Six heures après les ſyncopes ceſſerent, la tranſpiration devint moins abondante, le bubon groſſit à vue d'œil, & une tumeur parut le lendemain aux glandes axillaires du côté droit. On mit des cataplaſmes ſupuratifs ſur les deux tumeurs, elles furent ouvertes ; & le malade ſoigné ſelon les regles de l'Art, n'uſant pour toute nourriture que du ris bouilli dans l'eau, & continuant l'uſage de la potion cordiale avec le kermes minéral à la doſe d'une cuillerée toutes les deux heures, guérit parfaitement d'une peſte interne d'un très-mauvais caractere.

Je n'ai jamais eu à me repentir d'avoir ordonné ce remede chymique ; je ne l'ai ordonné que cinq à ſix fois, & toujours avec ſuccès. Une expérience plus répétée le détermineroit ſurement comme ſpécifique dans ce cas. Mais en attendant, mes obſervations le démontrent comme très-utile.

PESTE PUTRIDE.

CEtte peſte eſt des plus communes ; & les ſymptômes indiquent aſſez ici qu'elle en doit être la curation. J'ai dit, & je ne pourrois trop le répéter, que l'amas des mauvais ſucs dans les premieres voies eſt une cauſe diſpoſitive de la peſte. La plupart de ceux qui ſont attaqués de cette cruelle maladie, ont l'eſtomac farci de ſaburre ; & dès que le venin peſtilentiel pénetre dans leur corps, il fait les plus grands ravages.

En vain employeroit-on ici les remedes réputés les plus efficaces contre la peſte, on ne feroit qu'irriter le venin peſtilentiel ; & l'irritation des fibres nerveuſes produite par la pourriture, conjoinctement avec ce même venin, occaſionneroit ſurement la mort du malade, ainſi que l'expérience ne le démontre que trop journellement.

Il eſt rare que les autres eſpeces de peſtes ne ſoient pas compliquées avec celle-ci. Voilà auſſi pourquoi on débute preſque toujours la curation par un émétique ou un cathartique puiſſant. Cette pratique eſt très-bonne, ſur-tout dès que l'émétique eſt adminiſtré les premiers jours de l'invaſion du venin, & que

les ſymptômes inflammatoires ne le contre-indiquent point. C'eſt auſſi dans ce cas, que l'urine priſe intérieurement fait des prodiges. La peſte putride eſt comme toutes les autres eſpeces, accompagnée des ſignes de foibleſſe. Les cardialgies ſont les effets ordinaires du venin; ſi le Médecin, par l'adminiſtration des purgatifs, craint d'augmenter la foibleſſe, & que les ſignes d'une pourriture abondante ne ſoient point un motif aſſez puiſſant pour le déterminer, c'en eſt fait du malade. L'expérience journaliere ne le confirme que trop.

PESTE NERVEUSE.

C'Eſt de toutes les eſpeces la plus cruelle & la plus dangereuſe. Le venin peſtilentiel paroît attaquer ici le genre nerveux, & je ne connois point d'état plus horrible que celui d'un homme attaqué d'une peſte nerveuſe. Si le délire qui eſt toujours furieux dans ce cas, prive le malade de la raiſon, il eſt dans des convulſions horribles qui font frémir les aſſiſtans; ſi le délire lui laiſſe des intervalles de réflexion, il eſt encore plus à plaindre, parce qu'il connoît tout le danger & toute l'horreur de ſon état. Le danger l'intimide; les approches de la mort l'alar-

ment; les convulſions le fatiguent; les remedes ſont ſans ſuccès, & il périt quelques heures après, ou au plus tard dans deux ou trois jours. Je ne connois point de curation méthodique pour cette eſpece. La célérité de la mort après l'invaſion de la maladie, n'a point encore permis à l'Obſervateur de trouver des moyens curatifs. L'ignorance de ceux qui traitent les peſtiférés eſt à la vérité un grand obſtacle, parce qu'ils ne traitent cette maladie que d'une façon empirique. Mais il eſt certain que par elle-même cette eſpece eſt toujours mortelle.

Quelquefois il arrive que des ſueurs copieuſes, ou des diarrhées abondantes ont produit des métaſtaſes heureuſes, mais ces exemples ſont ſi rares, qu'on ne peut en tirer aucun fondement de curation.

C'eſt dans cette eſpece que les indications ſe réuniſſent avec les contre-indications, les cardialgies fréquentes, le mauvais état du pouls, s'oppoſent à la ſaignée & aux purgatifs; les délayans feroient de tous les remedes, ceux qui paroîtroient les plus convenables; c'eſt dans un cas de cette eſpece que je ſais que l'eau ſeule a produit un mieux à un malade; mais comme il ne fut point ſoigné par des Maîtres de l'Art, & qu'on laiſſa échapper

l'inſtant favorable, les mêmes ſymptômes reparurent, & le malade périt un peu plus tard que les autres.

Comme dans cette eſpece il n'y a que des taches pourprées, le bubon ne paroît nulle part; ou s'il paroît, il ne paroît qu'imparfaitement, & diſparoît enſuite: j'oſerai propoſer une curation fondée ſur une expérience qui m'a réuſſi une fois.

Il y avoit à Conſtantinople un homme attaqué de peſte; ſur le récit que l'on me fit de ſon état, je connus que c'étoit une peſte nerveuſe, & je refuſai de lui aller faire ma viſite, mais je conſeillai à ceux qui me parloient, de lui donner du ris à l'eau pour toute nourriture, de l'eau ſeule à boire dans la journée, & deux onces d'huile d'amandes douces, avec un peu d'eau de fleurs d'orange toutes les deux heures. Le malade fut un peu mieux; une femme alors appliqua des ventouſes à la cuiſſe, qui furent ſcarifiées; le lendemain on vint me rendre compte de l'état du malade; & ſur la relation, je remis deux emplâtres véſicatoires très-forts, qu'on appliqua aux gras des jambes; ils eurent fait leurs effets dans quatre heures; la ſuppuration commençoit à peine à s'établir, qu'un bubon parut à l'aîne du côté gauche, & un autre bubon ſous l'aiſſele du même côté. Ils vin-

rent à maturité, furent ouverts, & le malade guérit parfaitement; la ſuppuration des véſicatoires fut entretenue pendant cinq ou ſix jours, mais quand les bubons ſuppurerent on abandonna les véſicatoires.

Cette obſervation peut être utile pour indiquer une curation dans cette eſpece. Le Médecin eſt obligé d'aller ici à tâtons, le flambeau de l'expérience ne l'éclaire pas, & c'eſt dans cette ſeule eſpece que ſon ſecours eſt impuiſſant. Mais des expériences plus répétées, un génie ami de l'humanité, & qui épieroit la nature dans ſa marche, pourroit être utile, & nous tracer une curation méthodique.

PESTE INTERMITTENTE.

C'Eſt une erreur de penſer que pendant que la peſte regne dans une Ville, les autres maladies ceſſent, & que la peſte eſt la ſeule. Je ſuis ſurpris que des Médecins aient pu croire à ce préjugé. En temps de peſte, il y a des maladies de toute autre eſpece; mais il arrive ſouvent que le mauvais état du corps qui menace d'une maladie, eſt une cauſe diſpoſitive à la Peſte. Pour lors, celle-ci ſe trouve compliquée avec la maladie

à laquelle on étoit difpofé, & dans cette complication de maux, le Médecin, peu Obfervateur, n'a peut-être vu que le venin peftilentiel.

Les Fievres putrides, intermittentes, &c., fe trouvent fans mélange de pefte, ou avec la pefte elle-même; chaque maladie conferve fon caractere particulier, & le Médecin obfervateur peut s'en convaincre en bien queftionant le malade.

La pefte intermittente n'eft point une chimere. M. de Sauvage écrit que M. Chicoyneau avoit obfervé cette pefte à Marfeille, & elle a été obfervée ici quelquefois. Mais comme ceux qui s'appliqueut à foulager les peftiférés font tous ignorans en Médecine, ils ne comprennent ni les efpeces, ni les complications d'une maladie; de là, des fautes graves dans leur pratique.

Une intermittence caractérifée, des friffons réguliérement à la même heure, des fueurs qui les fuivent font les fignes de cette efpece. L'émétique & les purgatifs font néceffaires au commencement, & le quinquina fait ici des prodiges, parce qu'il combat avec efficacité & l'intermittence & le venin peftilentiel. Cette efpece bien connue, s'il eft rare qu'avec ces fecours un malade périffe, il eft encore plus rare qu'elle foit bien obfervée.

L'ignorance & les préjugés préſident trop ici à la curation de la peſte, pour oſer eſpérer des obſervations claires & préciſes qui éclairent la pratique.

PESTE SANGUINE.

QUand les partiſans de la ſaignée rencontrent par haſard une peſte de ce caractere, ils triomphent; & quand les ennemis de la ſaignée la rencontrent auſſi, il eſt certain que le malade doit périr. Une déciſion tranchante pour ou contre l'adminiſtration d'un pareil remede dénote toujours un entêté ou un ignorant. Le vrai Médecin, loin de ſe laiſſer entraîner par les idées d'une théorie riante, doit ne ſe laiſſer guider que par les circonſtances & le caractere des complications. Dans cette eſpece ne point ſaigner le malade, c'eſt refuſer du ſecours à la nature & la laiſſer opprimer ſans lui tendre une main favorable. Le Médecin, pour peu obſervateur qu'il ſoit, peut-il balancer à ordonner la ſaignée, quand tous les ſignes de pléthore ſe réuniſſent? Qu'on ne diſe donc plus que les cas où la ſaignée eſt utile ou dangereuſe ſont des plus obſcurs. La diſtinction des eſ-

peces de cette maladie, doit être le flambeau qui doit éclairer dans cette route.

Le régime doit être doux, humectant & légérement cordial. Les délayans & le sel de nître sont fort utiles.

C'est dans cette espece aussi que les observations nous démontrent les vésicatoires comme spécifiques, mais malheureusement ce remede est trop négligé.

Les bubons dans la peste sanguine, sont fort rares, ou ils sont presque toujours compliqués avec le charbon : que le Médecin en accélere la suppuration, & le succès couronnera sa pratique. Mais s'il se contente de la saignée, & qu'il abandonne le venin qui est errant dans le corps, l'ennemi renfermé peut alors faire les plus grands ravages.

PESTE PAR UNE AFFECTION DE L'AME.

L'Analogie & la connexion des affections de l'ame avec l'économie animale, est un fait si démontré, qu'il seroit ridicule d'en oser douter un instant. La plupart des pestes bénignes n'enlevent les malades que par la terreur que la maladie inspire : souvent ceux que l'on transporte aux Hôpitaux des pestiférés, regardent la mort

comme inévitable ; ils s'imaginent qu'elle les attend dans ces aſyles ; & l'ame troublée par cette crainte, ou occupée de ce danger, ne peut veiller avec liberté aux fonctions du corps ; le déſeſpoir la ſaiſit, & on a obſervé en France, comme on l'obſerve ici communément, que cette terreur enleve autant de malades, que les autres eſpeces réunies.

Je ne connois pas d'autres curations à cette eſpece que les remedes moraux. La confiance, l'eſpérance, l'attention des aſſiſtans, ſont de grands ſecours ; mais par malheur les parens & les meilleurs amis, par le danger qui les menace eux-mêmes, abandonnent le malade, & c'eſt à la ſuite de ce même abandon que le déſeſpoir ſuccede à la terreur.

Les adouciſſans, les calmans, les antiſpaſmodiques, ſont très-utiles. Mais tous les remedes phamacéutiques ſeront très-utiles, ſi on perd de vue les moraux.

C'eſt ſur-tout dans ce cas que l'ouverture précoce du bubon eſt abſolument néceſſaire ; la remiſſion des ſymptômes, qui arrive dès l'inſtant de la ſuppuration, peut tranquilliſer le malade, & faire retourner cette peſte en bénigne.

Le régime doit être ici humectant, doux, légérement cordial & acide. On peut ordonner pour boiſſon, la limonade avec le ſirop de *contrayerva*, ou un autre pareil.

PESTE BILIEUSE.

DEs l'inſtant qu'on a reconnu cette eſpece par les ſignes détaillés plus haut, *l'hypecacuana* eſt abſolument néceſſaire, de même qu'une potion purgative après. Quand le corps eſt ſuffiſamment vuidé, on peut, ſans danger, employer des abſorbans. Mais il faut s'abſtenir dans cette eſpece de peſte de tous les irritans. C'en eſt fait du malade, ſi ſous prétexte de le fortifier, on favoriſe les progrès de l'inflammation que cette eſpece apporte toujours avec elle. Les délayans & l'eau commune ſont ici les ſeuls ſpécifiques : les fibres agacées & irritées n'ont beſoin d'aucun ſtimulant, parce que le venin peſtilentiel ne peut ſe réunir au-dehors qu'autant que les fibres auront aſſez de ſoupleſſe pour en favoriſer l'expulſion par une douce oſcillation.

Les bubons ſont ici auſſi rares que les charbons ſont communs.

Telles ſont les différentes eſpeces de peſtes. Par un examen réfléchi, la curation deviendra plus méthodique & plus fructueuſe.

Mais il ne faut point croire que ces eſpeces conſervent toujours leurs caracteres particuliers. Souvent ſont-elles compliquées avec d'autres, & il eſt très-ordinaire de voir la peſte bénigne réunie avec la peſte putride; la peſte nerveuſe avec la peſte intermittente; & la peſte par une affection de l'ame, avec toute autre eſpece.

Je n'ai point parlé de la peſte à charbon comme d'une eſpece particuliere, parce qu'elle eſt ordinairement ou une peſte bilieuſe, ou une peſte ſanguine.

Comme je n'ai point parlé des narcotiques, j'ajouterai en finiſſant, qu'en général ils paroiſſent pernicieux dans la curation de la peſte. Les obſervations dépoſent toutes contre cette claſſe de remedes.

MOYENS DE PRÉVENIR LA PESTE.

APrès avoir détaillé les différentes eſpeces de peſte, il me reſte à propoſer comment on peut prévenir cette cruelle maladie.

Je ne connois point de meilleurs préſervatifs que la fuite. Inutilement ſe confieroit-on au régime & aux attentions les plus ſcrupuleuſes, ſi on reſtoit dans le lieu où cette maladie regne, on ſeroit tôt ou tard attaqué par quelque côté. Les lazarets & les quarantaines ſont des moyens de précaution très-néceſſaires. Mais le moindre abus, la plus petite indulgence, peuvent avoir des ſuites très-funeſtes. Il n'y a point de police qui exige plus de rigueur & d'attention que celle-ci; & il ſeroit à craindre que ce fléau ne rapportât un jour le deuil dans les Provinces de la France, ſi les hommes propoſés à la police des infirmeries, oublioient un inſtant leurs obligations. Un ſimple échantillon qui ſortiroit du lazaret ſans avoir quelque temps été expoſé à l'air, pourroit introduire la peſte dans une Ville. Ceux qui oſeroient prévariquer aux ordonnances de la Santé, ſur les points qui paroiſſent les plus minutieux, mériteroient des peines très-rigoureuſes, parce que ſur cet article tout eſt de conſéquence.

Dans notre patrie, la rigide obſervation des ſages ordonnances ſur la ſanté, eſt le ſeul moyen de prévenir cette maladie; & l'on peut ſe flatter avec raiſon, que jamais la peſte ne paroîtra dans nos contrées, tant

que l'on ſera ſcrupuleux & rigide Obſervateur de ces mêmes Ordonnances.

Quant aux moyens de ſe garantir de cette maladie, dans les Villes où elle regne, je vais tâcher de les expoſer avec clarté & préciſion.

1°. Il faut éviter toute nourriture qui pourroit produire de mauvais ſucs & de mauvaiſes digeſtions. Cette regle eſt la premiere, & la plus eſſentielle, puiſque la pourriture a été regardée plus haut comme cauſe diſpoſitive de la peſte. C'eſt auſſi, par la même raiſon, que la ſobriété dans le boire, le manger & l'acte vénérien, doit être regardée comme regle abſolument néceſſaire.

Le trop grand uſage des femmes, affoiblit & ruine l'eſtomach. L'intempérance, en le ſurchargeant, produit le même effet; de là, émane cette quantité de mauvais ſucs dans les premieres voies, qui diſpoſent à la peſte.

2°. Les étoffes, les linges, les peliſſes, le coton, la laine, le papier, &c. peuvent communiquer la peſte. Il ne faut jamais toucher pareilles matieres, ni jamais s'y aſſeoir deſſus, ſans les avoir parfumées, ou trempées dans l'eau commune, ou le vinaigre.

Dans les maiſons Européennes, on prend ces précautions en temps de peſte. L'entrée

de l'intérieur de la maiſon eſt interdite à tout particulier ; un tonneau rempli d'eau eſt à la porte ; les domeſtiques ne peuvent ſortir ; un pourvoyeur apporte tout ce qui eſt néceſſaire, & rien n'entre dans la maiſon, s'il n'eſt auparavant parfumé, ou jetté dans l'eau ou le vinaigre.

Il eſt d'expérience que dès qu'une choſe peſtiférée a paſſé dans l'eau commune, elle perd le venin qu'elle portoit, & qu'il n'y a rien à craindre. On aſſure ici que le pain ne peut point porter la peſte, auſſi n'uſe-t-on d'aucune précaution ſur cet article.

Les parfums avec le genievre, le poivre, le gingembre, la cannelle, le bois d'aloës, & pareils aromates ſont excellens. Mais l'immerſion des matieres dans le vinaigre, ou l'eau commune, eſt encore plus ſure.

Les parfums ſont forts utiles en temps de peſte, dans l'intérieur de la maiſon, pour corriger l'air des appartemens. Il faut faire attention d'habiter ceux où l'air eſt le plus pur & le plus frais.

Quant aux moyens de prévenir la peſte, ſi par état on ſe trouve obligé de ſortir de l'intérieur de la maiſon, il n'en eſt point de ſpécifique. On loue cependant ici l'uſage de boire de l'eau-de-vie tous les matins ;

fins, de porter du camphre ſur ſoi, de ſe frotter les articulations avec du vinaigre des quatre voleurs, de ne point s'aſſeoir dans les maiſons où l'on va, d'éviter de toucher qui que ce ſoit dans les rues, & de changer entiérement de linges & d'habits dans le veſtibule de ſa maiſon au retour. ; de faire un uſage journalier des acides, & principalement du pounche, & de ſe purger de temps en temps.

Mais ces précautions, quelques excellentes qu'elles ſoient, ne mettent point toujours à l'abri du venin puiſque nous voyons que la peſte pénetre dans les Palais des Miniſtres Européens qui en connoiſſent cependant tout le danger. L'imprudence d'un domeſtique peut mettre le Palais du Miniſtre & la maiſon du particulier dans le deuil.

Je ne parlerai point des drogues qu'on conſeille de porter ſur ſoi, c'eſt encore ici le fruit de l'ignorance & de la ſuperſtition, & il n'eſt perſonne de ſenſé qui puiſſe un inſtant ajouter foi à ces ſortes d'amulettes, ni même au bézoard auſſi inutile qu'il eſt renommé.

D'après ces notions, je réduits les moyens de prévenir la peſte :

1°. A la ſévere exécution des Ordonnances

pour les lazarets & les quarantaines des marchandiſes & des voyageurs.

2°. A la fuite du lieu où cette maladie a pénétré ; & enfin ſi par état on ne peut point fuir, aux précautions que prennent ici les Européens, & que j'ai détaillées.

Mais quoique la peſte ne ſoit point une maladie qui puiſſe prendre naiſſance dans nos climats, on ne ſauroit cependant trop être ſur ſes gardes, pour éviter les maladies malignes, en travaillant à deſſécher les endroits marécageux, à entretenir la propreté des rues dans les grandes Villes, & ſur-tout à s'oppoſer à la ſépulture des morts dans ces mêmes Villes & dans les Egliſes. Cette derniere attention eſt des plus eſſentielles, & combien d'épidémies malignes n'éviteroit-on point, ſi on ne mêloit pas les morts avec les vivans !

Telles ſont mes réflexions ſur cette cruelle maladie. Il a été démontré que la peſte eſt une maladie particuliere qui ne peut prendre ſon origine dans nos climats, & que ſi des hommes inſtruits ou faiſant attention aux différentes eſpeces de peſtes détaillées, en entreprenoient la curation, cette maladie ne ſeroit ni ſi redoutable, ni ſi meurtriere.

Je ne doute point que parmi la quantité

des Mémoires offerts, il ne s'en trouve plusieurs plus brillans, & ornés d'une théorie riante; c'eſt ce qui manque à celui-ci. Mais mon but étant moins de plaire que d'inſtruire, j'ai cru mieux me conformer aux idées de la célebre Faculté de Médecine de Paris, en retranchant ce qui ne pouvoit être qu'hypothétique, & en n'y ſubſtituant que ce que l'expérience démontre vrai.

FIN.

DISCOURS

DE

REMERCIMENT

A

L'ACADÉMIE ROYALE DE NISMES,

Lu le 5 Juin 1777.

Joannes Franciscus

PAR M. PARIS, Docteur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, du College de Médecine de la Ville d'Arles, aſſocié à l'Académie Royale de Niſmes.

Sur l'utilité des voyages pour favoriſer les progrès de l'Art de guérir.

DISCOURS
DE
REMERCIMENT
A
L'ACADÉMIE ROYALE
DE NISMES.

MESSIEURS,

APrès avoir admiré les ſavantes productions du génie dans les Ouvrages immortels dont pluſieurs de vous ont enrichi la République des Lettres, qu'il m'eſt glorieux d'être placé auprès d'auſſi grands modeles ! Malgré ma foibleſſe, je ſens à cette idée mon cœur s'ennoblir, & brûler du deſir de vous imiter.

L'ame s'éleve par les honneurs qu'accordent les Savans, qui toujours déterminent l'opinion; l'eſprit perd de vue ſa médiocrité, un noble courage le ranime & l'enflamme; le deſir d'éterniſer cette gloire eſt un enthouſiaſme qui agrandit l'homme, il oſe ſe flatter de pouvoir partager la célébrité des Sages de ſon ſiecle, ce qui quelquefois opere

une eſpece d'exploſion, ou un développement prodigieux des reſſorts de la nature.

Génies rares & bienfaiſans! vous employez la force, l'élévation de l'ame, l'activité de l'eſprit, pour contribuer à la gloire & à l'accroiſſement des ſciences: mais perſuadés que les talens doivent toujours ſervir au bonheur de l'humanité, vous avez applaudi à mes obſervations ſur le plus terrible des fléaux; & pour m'encourager, vous avez couronné mes travaux, en m'aſſociant à votre célebre Académie; quoi de plus propre à me faire oublier les fatigues d'un voyage long & pénible, & à quelle récompenſe plus flatteuſe pouvois-je aſpirer! Mais quels devoirs cette diſtinction à laquelle il n'eſt pas permis d'être indifférent ne m'impoſe-t-elle pas! Daignez agréer en ce jour les foibles expreſſions de ma ſenſibilité. Heureux! ſi je puis mériter votre approbation par des ouvrages utiles, qui deviennent le monument de mon zele & de ma reconnoiſſance.

Il ſembloit, Messieurs, que je preſſentois l'honneur que vous me faites de me placer auprès de vous, lorſque tranſplanté dans un pays qui paroît n'avoir de commun avec le nôtre, que les loix invariables des élémens, j'étudiois avec une eſpece d'opiniâtreté les uſages, les préjugés, les coutumes, les ſyſtêmes que les hommes y ont adoptés, & la marche qu'y ſuit la nature. Je portois dans mes recherches le deſir de me rendre utile à l'humanité dans la profeſſion à laquelle je me ſuis conſacré, & d'ajouter

à la théorie que nous puiſons dans les écoles de nos climats, les connoiſſances que nous n'acquérons que dans des voyages entrepris dans les vues & par le beſoin de s'inſtruire, & où l'on porte l'eſprit d'obſervation.

L'Art de guérir auroit atteint ſa plus grande perfection, ſi nous ſavions étudier la nature; en vain le génie le plus vaſte & le plus réfléchi, voudroit-il établir des ſyſtêmes d'après une ſuite d'idées les mieux liées; s'il a négligé d'interroger, de preſſer la nature, quelque brillant que ſoit ſon ouvrage, tel qu'un édifice élevé ſur le ſable, au moindre ſouffle il s'écroulera.

Les maladies ont entr'elles tant de liaiſons que la maſſe des connoiſſances ſur une maladie, s'accroît ſouvent de celles que l'on acquiert ſur les autres. Le Médecin qui voyage, trouve ſans ceſſe quelque nouvelle leçon dans le grand livre de la nature; ſon expérience s'étend, & cette étendue locale ſupplée à celle du temps.

Dans ce jour où j'obtiens un témoignage auſſi éclatant de votre amour pour les ſciences, permèttez-moi, Messieurs, quelques réflexions ſur l'utilité des voyages pour favoriſer les progrès de l'Art de guérir. C'eſt un genre d'étude auquel on ne ſupplée point par les livres & par le rapport d'autrui; il faut ſoi-même juger des hommes, des lieux & des objets.

La Médecine eſt la fille du temps & de l'obſervation. C'eſt par les voyages que le

Médecin déja instruit peut comparer diverses méthodes curatives avec les principes admis dans les écoles, qu'il apprend à connoître les maladies des climats & des pays qu'il parcourt. Le Médecin, sédentaire, ne peut connoître par lui-même que les maladies du pays qu'il habite: & il est bien difficile qu'il ne se laisse pas séduire par les charmes d'un nouveau systême, ou qu'il ne suive trop aveuglément l'opinion de ses maîtres. Son expérience, toujours bornée, lui donne bien peu de moyen pour secouer les préjugés des Auteurs, découvrir les prestiges de l'érudition: il ne voit souvent la nature & la vérité, qu'à travers les petites formes que lui donnent son siecle & ses sociétés.

» L'art de conjecturer en Médecine, dit » un Philosophe de notre siecle, cet art si » nécessaire & si dangereux ne sauroit con- » sister dans une suite de raisonnemens, » appuyés sur un vain systême; c'est unique- » ment l'art de comparer une maladie qu'on » doit guérir avec les maladies semblables qu'on » a déja connues par son expérience ou celle » des autres. Cet art consiste même quel- » quefois à appercevoir un rapport entre des » maladies qui paroissent n'en point avoir, » comme aussi des différences essentielles, » quoique fugitives, entre celles qui parois- » sent se ressembler le plus.

» Plus on aura rassemblé de faits, plus » on sera en état de conjecturer heureuse- » ment, supposé néanmoins qu'on ait d'ailleurs » cette justesse d'esprit que la nature seule » peut donner.

Quels secours la société ne doit-elle pas se flatter de retirer d'un Médecin qui a voyagé, & quelles lumieres n'apporte-t-il pas à la patrie !

La plupart des maladies épidémiques & nouvelles pour un pays, sont endémiques & naturelles dans un autre. Celui qui a vu ces maladies dans le lieu natal, peut y avoir appris à les traiter, & sera toujours moins embarrassé que les Médecins pour qui elles seront nouvelles.

Nos connoissances roulent entiérement sur les rapports que les choses ont avec celles qui leur ressemblent, ou qui en différent. „ La „ Médecine systématique, dit M. d'Alembert, „ me paroît un vrai fléau du genre humain ; „ des observations bien multipliées, bien „ détaillées, bien rapprochées les unes des „ autres, voilà ce me semble à quoi les rai- „ sonnemens devroient se réduire.

Toutes les nations ont de ces pratiques vulgaires autorisées par des succès apparens, & plus encore par des préjugés qui les perpétuent, & qui en voilent les imperfections. On craint en Allemagne de verser le sang, on le prodigue en France.

En voyageant, le Médecin rassemble & concilie de nouveau les circonstances, que les lieux & les Maîtres de l'Art peuvent lui fournir, pour former les principes d'une Doctrine plus étendue, plus exacte & plus lumineuse. C'est un Architecte qui recommence l'édifice dès les fondemens, qui ne se sert des productions des autres, que comme des

matériaux déja préparés ; qui ne s'en rapporte pas ſimplement au jugement de ceux qui les ont fournis ; qui en examine lui-même toute la ſolidité, toute la valeur, & toutes les propriétés ; qui en raſſemble beaucoup d'autres qu'on n'a pas encore employés, & qui par des recherches générales & une grande pénétration, en découvre lui-même un grand nombre, dont l'utilité regle & détermine l'uſage des autres.

Sydenham confeſſe ingénuement que dans chaque nouvelle conſtitution de l'air, les premiers malades ſont ſouvent les victimes d'une Médecine qui ne peut, dans ces circonſtances, aller que par eſſais & à tatons.

Par les nouvelles conſtitutions de l'air, ſi quelques-unes ſont dues aux exhalaiſons & aux vapeurs locales, combien d'autres ne ſont pas cauſées par des émanations des pays lointains que le vent tranſporte dans le nôtre, & quel avantage n'a pas le Médecin qui a été dans ce pays éloigné ?

Avec le flambeau de la philoſophie & de l'obſervation, le Médecin dans ſes courſes découvre des vérités, acquiert des connoiſſances utiles ; regardant le combat des opinions humaines, comme le fruit du doute & de l'ignorance, il ne s'occupe que de ce qui lui paroît mériter une juſte curioſité. Son but eſt d'intéreſſer & d'inſtruire, & tout ce qui ne produit pas ces deux effets, ne lui ſemble pas digne de ſes remarques. Ce qui n'avoit que très-peu fixé l'attention de ces coureurs de pays en faveur deſquels on prodigue trop

aisément le nom de voyageur, est pour lui très-intéressant.

Il étudie la botanique, cette partie si étendue de la Médecine, & qui peut fournir des ressources immenses contre les différentes maladies qui attaquent l'espece humaine. Il examine la nature du climat & du gouvernement, en admire l'influence sur les individus, établit des régles certaines pour caractériser les divers tempéramens, connoît les mœurs, les usages, les religions, les productions naturelles, voit des maladies différentes, converse avec les Médecins, profite de leurs découvertes, & des connoissances éparses dans les différens pays qu'il parcourt; il ramasse un fond bien digne de son zele & bien précieux pour la patrie.

S'il voyage enfin sans préjugé, il s'instruit en comparant les méthodes curatives, apporte des richesses à ses confreres, leur communique les lumieres qu'il a acquises en visitant les pays étrangers, & devient le génie tutélaire de sa nation. Et pour me servir des expressions d'un Auteur moderne, » il ne » dicte point des sentences de mort, en pro» nonçant au hasard des préceptes généraux: » il examine les maladies; & la santé ne » tarde point à refleurir sous ce œil attentif » & prudent. Et quel ouvrage plus beau, » plus auguste, plus digne d'un être vertueux » & sensible que celui de renouer le fil dé» licat des jours de l'homme, de ces jours » fragiles, passagers, mais dont un art con-

» servateur accroit la force, & augmente la
» durée.

Qui pourroit n'être pas sensible à tous ces avantages ! Toutes les nations sont d'accord sur cet article. Celles qui ont voulu acquérir la véritable gloire, ont eu des hommes éclairés, qui ont traversé les mers, parcouru des montagnes, visité des peuples éloignés, pour rapporter ensuite des observations précieuses, & former des sujets utiles à l'état.

Dans la plus noble & la plus importante des professions, qu'il est consolant de n'avoir rien négligé pour se rendre digne de la confiance publique! Fut-il jamais une occupation plus glorieuse que celle de consacrer sa vie à soulager les maux de nos parens, de nos voisins, de nos amis, &c. ! Avec quel empressement les vrais Maîtres de l'Art cherchent-ils à profiter des observations des voyageurs ? Quelle source d'instruction n'avons-nous pas retiré des ouvrages des grands Médecins qui ont parcouru des pays lointains ? Les uns nous ont apporté des remedes efficaces, faciles, qui nous étoient inconnus, quoique nous les eussions sous la main : les autres, des relations de maladies qui ont procuré un grand jour à l'art de guérir, soit en nous apprenant ce que nous ne connoissions qu'imparfaitement, soit en nous détaillant les moyens de remédier à certains maux que nous regardions comme incurables.

Parcourez l'Histoire Naturelle, la botanique, la chymie, &c. Les Voyageurs ont con-

tribué aux progrès des ſciences, & quelque éloignés que nous ſoyons encore du point de perfection, la France ne pourroit ſe glorifier d'être la plus riche en connoiſſance & la plus fertile en génie, en talens, ſi elle n'avoit eu des patriotes qui ont parcouru la terre, pour lui rapporter, après bien de fatigues, le tribut d'un amour & d'un zele qui établit ſa gloire, & la fait regarder aux yeux du Philoſophe le plus indifférent, comme la Monarchie la plus reſpectable. La gloire de la Nation, dit un Ecrivain, ſemble attachée à ces talens qui diſtinguent non moins l'homme, que les Empires.

Platon, pere & inſtituteur de l'Académie, ordonnoit aux jeunes gens de voyager, & leur preſcrivoit de recueillir dans leurs courſes, ce qui pourroit ſervir à l'inſtruction de leurs Compatriotes, & au Gouvernement de la République.

Hypocrate ſuivit le précepte qu'il donne aux autres, il voyagea. Celui qui veut être Médecin, dit-il, doit néceſſairement parcourir les Provinces étrangeres : car l'ignorance eſt une compagne fort incommode pour un homme qui ſe mêle de guérir les maladies, elle le gêne & la nuit & le jour. Il parcourut la Macédoine, la Trace & la Theſſalie. Ce Génie obſervateur étudia la nature & les moyens qu'elle emploie ſans le ſecours de l'Art, pour ſe délivrer par elle-même des maladies qui l'affligent. Il tiroit de ſon opération des lumieres importantes & ſûres, pour le ſecours d'un malade dans un état

pareil, & pour les progrès de la vraie Médecine. C'eſt en voyageant qu'il recueillit la plus grande partie des obſervations précieuſes qui ſont contenues dans ſes épidémiques.

Galien étudia la Médecine ſous pluſieurs Maîtres & voyagea beaucoup. Il fut dans la Cilicie, dans la Paleſtine, en Crete, en Chypre, & ailleurs; il demeura quelque temps à Alexandrie, capitale de l'Egypte, où fleuriſſoient encore toutes les ſciences. A l'âge de ving-huit ans il revint d'Alexandrie à Pergame, & traita les bleſſures des nerfs des gladiateurs avec beaucoup de ſuccès.

Proſper Alpin voyagea en Egypte; Tournefort a parcouru l'Aſie, l'Afrique, l'Europe; Kempfer la Chine & le Japon; Bartholin toute l'Europe; Bontius les Indes Orientales; & quels fruits ne recueillons-nous point des travaux de ces grands hommes! Leurs noms immortels dans la République des Lettres ont tous les jours de nouveaux droits à notre admiration & à notre reconnoiſſance.

O vous! qui abandonnez les douceurs de la patrie & le commerce de vos amis, non pour ſatisfaire une vaine curioſité, mais pour enrichir les ſciences que vous cultivez, & pour éclairer l'humanité; vous! qui, dédaignant les charmes d'une vie ſédentaire, vous expoſez aux orages, aux tempêtes, aux rigueurs des ſaiſons, pour aller, dans des terres inconnues & barbares, chercher des remedes à nos maux, & qui ne comptez les fatigues pour rien, lorſqu'il s'agit

git de mériter le titre de bienfaiteur ; recevez dans cet auguste sanctuaire un foible tribut de notre reconnoissance ! Mais ces hommages doivent être réservés aux imitateurs des Thalès, des Pithagore, des Hypocrate, des Galien, des Bontius, c'est-à-dire, aux Chardin, aux Montesquieu, aux la Condamine, & à ceux d'entre vous, MESSIEURS, dont je vois avec regret l'éloge réservé à la postérité, aux hommes enfin qui jugent en voyant, & dont les relations ne sont pas plus défigurées par la crédulité, que leurs courses n'ont été motivées par l'avarice.

J'ai voulu imiter ce zele ; les secrets de la nature que je ne pouvois découvrir dans nos climats, j'en ai cherché la clef dans les pays lointains : mais hélas ! il falloit des talens supérieurs pour que je pusse me féliciter aujourd'hui de quelques succès. O MA CHERE PATRIE ! si je n'ai pu te rapporter davantage, si mes observations ne sont ni aussi multipliées, ni aussi précieuses qu'elles auroient pu l'être, partage mes regrets ! j'ai du moins la consolation d'avoir travaillé pour toi : reçois mon hommage quelque foible qu'il te paroisse, & les vœux de mon empressement à te servir jusqu'au tombeau !

A ce mot de patrie, je sens mon cœur qui se partage, MESSIEURS, entre votre Ville & la mienne : unis d'une sincere & constante amitié, les Citoyens de l'une ont été dans tous les temps les Citoyens de l'autre. Jamais la moindre occasion ne s'est présentée, qu'ils

ne se soient donnés des marques réciproques de leur inviolable attachement. Mais ce fut sur-tout à cette époque de calamité, qui marqua le commencement de ce siecle, & pendant que l'affreuse peste exerçoit ses cruels ravages dans ma patrie, que votre tendresse pour elle éclata dans toute sa force.

Voisins officieux! Amis empressés! vous ne vous bornâtes pas à des vœux stériles; vous nous secourûtes, vous devîntes nos bienfaiteurs! aussi nos peres, peu contens d'avoir consigné dans les fastes publics la mémoire de vos bienfaits, n'ont cessé pour les mieux imprimer dans nos cœurs, de nous les retracer avec toute l'éloquence du sentiment.

Je me souviens moi-même que dans mon enfance, avant que mes pas fussent affermis, mon pere me prenant quelquefois dans ses bras, me portoit pour me faire voir les armes de nos deux Cités réunies dans un même tableau, il se plaisoit à nourir ma curiosité naissante du récit de tout ce qui a donné lieu à ce monument d'amour & de reconnoissance; il m'exprimoit, il tâchoit de faire passer dans mon ame toute l'énergie de ces belles paroles qu'on y lit : *AMICITIA INSEPARABILIS*; & c'étoit pour lui un charme qui l'attendrissoit jusqu'aux larmes, de voir ma langue s'efforcer de se dénouer en les bégueyant.

Les premiers traits qui se gravent dans l'ame, ne s'effacent jamais; à peine eus-je recueilli mes observations sur cet horrible fléau qui a coûté tant de pleurs à nos peres, que dans la vue d'épargner & d'adoucir de semblables

malheurs à nos descendans, je formai le pieux dessein de les présenter un jour à ma patrie, comme un témoignage de ma tendresse, & à la votre, MESSIEURS, comme un tribut de ma reconnoissance. Votre Académie dépositaire de mon tribut, est devenue l'interprête de votre gratitude; elle a daigné me tendre une main bienfaisante; son sein, le sanctuaire des muses, s'est ouvert en ma faveur! L'ouvrage par son approbation, & l'Auteur par son adoption, se font vus tout-à-coup environnés de rayons de sa gloire! Quel plaisir pour moi! quel bonheur! quel enchantement de me trouver aujourd'hui à la source de ces lumieres, dont l'éclat m'avoit frappé les yeux de si loin! oui, MESSIEURS, du fond même de la Grece, j'ai entendu la voix de la renommée qui se plaisoit à répandre la gloire de vos succès. Il me sembloit à cette voix, me passerez-vous, illustres Favoris d'Apollon, me passerez-vous ce léger souvenir de l'enthousiasme qui me saisit alors! il me sembloit voir les ombres des Pindare, des Thucidide, des Platon, des Démosthene, s'agiter dans leurs tombeaux, & se féliciter qu'après vingt siecles écoulés, soient sortis de leurs ouvrages des traits de lumieres assez puissans pour dissiper les ténebres de cette Gaule qu'ils regardoient comme barbare, & pour y former des hommes dignes en tout de les remplacer. Vous le dirai-je encore, MESSIEURS, ces grands personnages convaincus de l'instabilité des choses humaines, épurés désormais de toutes

les paſſions, & ne faiſant plus de vœux que pour le bonheur de l'Univers, il me ſembloit les entendre pardonner aux Romains la ruine de leur patrie, en faveur de la tendre affection que ces Conquérans du Monde ont toujours marquée pour votre Ville.

Quelle ſeroit donc leur joie, ſi véritablement rendus à la vie, ils pouvoient vérifier de leurs propres yeux, ce qu'au ſein de leurs tombeaux ils n'ont appris que de la renommée? Ils verroient que ce flambeau du génie qu'ils avoient autrefois allumé dans Athenes, & qu'ils croyoient éteint dans ſes ruines, n'a été ſeulement que tranſporté dans un climat non moins favorable aux ſciences, & dans une contrée des plus brillantes de l'Europe. Ils verroient en votre Ville une nouvelle Athenes, décorée des plus beaux monumens de l'antiquité, dans leſquels on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou du génie qui les créa, ou du goût, ou du courage qui ont ſu les apprécier & les défendre contre les flots ravageans d'une barbarie atroce, & long-temps univerſelle; ils y verroient un peuple vif, aimable, ingénieux, que le commerce le plus actif ne ceſſe d'enrichir; qui ne fait uſage de ſes richeſſes que pour encourager l'induſtrie; qui ne ſe ſert de l'induſtrie que pour perfectionner les beaux Arts; qui ne conſacre les chef-d'œuvres des beaux Arts, qu'à ſe procurer à lui-même, & aux étrangers attirés par la douceur de ſes mœurs, une jouiſſance publique & brillante de toutes les commodités de la vie.

Pour achever la reſſemblance de Niſmes avec l'ancienne Athenes, il ne s'agiſſoit plus que de réunir dans ſes murs, & ſous l'étendard de Minerve, un Corps de Savans qui put y nourrir, fortifier, éterniſer cette flamme ſacrée du goût & du génie. Tu le poſſedes, Heureuſe Ville, ce glorieux avantage! & ton Académie, ſoit que l'on y conſidere les membres qui l'a compoſent, ſoit que l'on tourne un œil reſpectueux ſur le Chef qui la protege, nous offrent une parfaite image, & de l'ancien Licée, & de la Déeſſe qui y préſidoit.

Arbitre ſuprême de nos deſtinées! conſerve-nous un illuſtre Prélat, cher à cette Académie, qui s'honore de le voir à ſa tête, & qui, dans l'orgueil qu'elle en conçoit, le laiſſeroit peut-être éclater, ſi l'exemple de ce reſpectable Chef, ne lui faiſoit une loi de la plus ſévere modeſtie.

Conſerve à cette Egliſe le ſucceſſeur des Flechier, de la Pariſiere, conſerve à ce troupeau précieux & diſtingué un tendre Paſteur digne d'être placé à côté de ces hommes rares qui ornent la terre, dont l'active & prévoyante ſollicitude ne ſe borne pas à purger ſes pâturages de tout mal, à les enrichir de tout bien, mais qui ſait prendre encore les plus ſages meſures pour empêcher l'un de ſe reproduire, & l'autre de s'évanouir.

Et comme il n'eſt rien de parfaitement heureux dans ce monde, ſi, malgré le bonheur général dont cette ville jouit, il s'y trouve

encore quelques infortunés, permets à leurs cris d'amour & de reconnoiſſance, de parvenir jusqu'aux pieds de ton Trône: accorde à ces infortunés la conſervation de leur bienſaiteur, de leur pere commun; il les porte tous dans ſon ſein; il voudroit tous les rendre heureux, puiſqu'il n'en eſt aucun qui n'éprouve de ſa part, les conſolations les plus intimes & les plus perſonnelles.

FIN.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RC
178
F8 P21